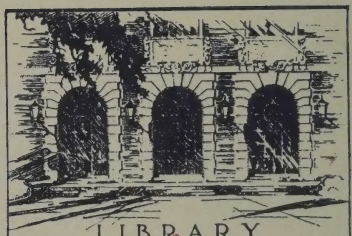

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS
841R661
Qn Fj

The person charging this material is responsible for its return to the library from which it was withdrawn on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

To renew call Telephone Center, 333-8400

UNIVERSITY OF ILLINOIS LIBRARY AT URBANA-CHAMPAIGN

414

APR 12 1988
APR 25 1988
DEC 06 1988
DEC 10 1988
SEP 25 1995
OCT 06 1995
MAR 02 1990
APR 23 1990
NOV 19 2001
MAY 08 1995
MAY 22 1995
JAN 09 1996
DEC 20 1995
NOV 16 2001
NOV 21 2004

L161—O-1096

Poèmes et Récits de la vieille France

Publiés sous la direction de

A. JEANROY

Membre de l'Institut

XII

POÈMES ET RÉCITS DE LA VIEILLE FRANCE

XII

Le Roman de la Rose

PRINCIPAUX ÉPISODES TRADUITS

PAR

Mme B.-A. JEANROY

INTRODUCTION

PAR

A. JEANROY

PARIS
E. DE BOCCARD, ÉDITEUR
1, RUE DE MÉDICIS, 1
—
1928

Il a été tiré de ce volume,
le douzième de la Collection des
Poèmes et Récits de la Vieille France
50 exemplaires sur papier de Hollande
numérotés de 1 à 50.

INTRODUCTION

I

Les Auteurs

De l'auteur de la première partie du Roman de la Rose, *l'histoire n'a conservé aucune trace. Si nous l'en croyons, il aurait composé son ouvrage pour plaire à sa bien-aimée, alors qu'il était aux alentours de la vingt-cinquième année*[1]. *Mais faut-il l'en croire?*

D'après son continuateur, il était né à Lorris dans l'Orléanais, s'appelait Guillaume et mourut jeune, avant d'avoir terminé son poème. Plus de quarante ans s'étaient écoulés entre ce moment et celui où

1. Voyez ci-dessous le Prologue.

cet ouvrage fut poursuivi[1]. *De là, ainsi que d'autres indices*[2], *on conclut que c'est vers 1230 qu'il l'écrivit.*

Ce n'était pas un illettré, puisqu'il était capable de lire Ovide; toutefois certaines bévues prouvent que ses études n'avaient pas été poussées fort loin. Sa culture était au reste assez raffinée. On se le représente volontiers comme un homme du monde écrivant par goût ou amour de la gloire.

Son continuateur nous est beaucoup mieux connu : il était de Meung-sur-Loire et s'appelait Jean Clopinel ou plus probablement Chopinel[3]; *il avait fait de très sérieuses études littéraires et scientifiques, exclusivement latines; il était « maître », c'est-à-dire gradué d'une Université, ce qui n'implique pas qu'il fût d'Eglise. Sa vie se passa à traduire, pour de riches amateurs,*

1. Voyez ci-dessous notre morceau XV.
2. Par exemple la date de textes qui l'imitent ou y font allusion.
3. Telle est la leçon des meilleurs manuscrits.

des livres latins, anciens ou modernes[1], *ce qui lui assura une large aisance. Il mourut un peu avant le mois de novembre 1305. Celui de ses ouvrages qui nous occupe ici avait été rédigé entre 1275 et 1285.*

II

Le Poème

Le poème de Guillaume, didactique et galant quant au fond, allégorique par la forme, n'était pas chose aussi nouvelle qu'il veut bien le dire[2] *: avant lui d'autres avaient décrit le merveilleux verger où Amour tient ses assises, énuméré les obligations qu'il impose à ses fidèles, décrit leurs souffrances;*

1. Il traduisit notamment Végèce (pour Jean de Brienne), Boèce (pour Philippe le Bel), et les Epîtres d'Abélard et d'Héloïse. Il avait projeté de rassembler et de commenter les « fables et sentences » des anciens poètes; mais cet ouvrage n'a pas été écrit ou s'est perdu.

2. « La matière en est bonne et nueve », assure-t-il (v. 39).

avant lui on avait personnifié les vices, les vertus, les sciences, les arts; et le triste cortège des fantômes allégoriques, après avoir encombré la poésie latine du XII^e^ siècle, commençait à s'infiltrer dans celle en langue vulgaire; le songe, enfin, était depuis longtemps le procédé qui servait à justifier les plus audacieuses ou bizarres fantaisies. Son originalité à lui a consisté à introduire l'allégorie dans un roman d'amour, à personnifier les sentiments permanents ou fugitifs, les circonstances même qui favorisent ou contrarient les desseins de l'amant : Franchise, Pitié, Courtoisie sont les auxiliaires qu'il trouve dans l'âme de celle qu'il courtise; Honte, Peur, Chasteté, les scrupules qui l'arrêtent; Jalousie, la défiance hostile des parents ou des rivaux; Male-Bouche les cancans venimeux des envieux ou des indifférents; Danger la résistance que toutes ces causes déterminent.

L'invention initiale est ingénieuse et le développement plein de finesse et d'agré-

ment, non sans quelque subtilité et mièvrerie; le style est aisé, brillant, nuancé, non sans diffusion. Mais ce qui manque surtout à Guillaume, c'est l'imagination créatrice et la puissance verbale; sauf quelques exceptions, ses descriptions de nature ou d'êtres réels ne vont pas sans banalité ou monotonie : il y a trop de fleurs, de bijoux, de fanfreluches; le trait vigoureux, la métaphore originale sont rares.

Telle quelle, malgré sa préciosité et peut-être à cause d'elle, cette aimable bluette avait plu, et, quoique inachevée, elle se lisait encore au bout de près d'un demi-siècle : autrement Jean de Meung n'eût pas eu l'idée de la continuer pour l'adapter à ses fins toutes nouvelles et qui n'avaient rien de frivole. L'intrigue, pourtant, ne l'intéressait guère : il commence d'abord, comme s'il cherchait sa voie, par en reprendre quelques thèmes, et prête à Raison, puis à Ami, un second discours, d'un tout autre ton, d'une toute autre portée que les pre-

miers; puis, quand il se résout enfin à dévider de nouveau le fil, c'est pour le briser à chaque pas et ouvrir d'interminables parenthèses, où son érudition et sa verve sarcastique se donnent libre cours.

Il veut tout d'abord nous instruire, car pour lui la science est chose sainte, et toute vérité est bonne à dire. Convaincu, comme la plupart des hommes de son temps, que toute la science, que toute la vérité sont enfermées dans les livres des anciens, il nous en débite de larges tranches, sans se soucier aucunement de la convenance des matières aux situations ou aux personnages : les discours de Raison, d'Ami, de Nature sont presque tout entiers extraits de Cicéron, de Juvénal, de Boèce, d'Ovide; l'allégorie de Nature et Génius est empruntée à un poète humaniste de la fin du XII^e^ siècle, Alain de Lille : les dissertations de physique et d'astronomie sont copiées dans les manuels alors en usage dans les écoles; de longs épisodes mythologiques (qui ne sont pas tous

mentionnés dans notre analyse) viennent se jeter à la traverse, sans aucun lien avec le sujet et suggèrent invinciblement l'idée que ce professionnel de la traduction a voulu faire un sort à des versions de textes amorcées et laissées en suspens : on a calculé en effet que sur 18.000 vers qui forment le poème, les deux tiers environ sont traduits, plus ou moins librement.

Dans ces digressions les idées hardies abondent, mais elles sont moins originales qu'on ne l'a cru longtemps; plusieurs, depuis un siècle, avaient été développées en latin et étaient devenues, chez les clercs instruits, des lieux communs : telles les théories sur l'origine des royautés et la nature de la noblesse[1]. *La nouveauté consistait à les répandre largement, en leur donnant pour véhicule la langue de tous.*

Ces idées sont aussi mieux rattachées

1. Voyez ci-dessus les morceaux XIV et XXV. Sur les sources de ces théories, voyez E. Faral, article cité à la Bibliographie.

entre elles, plus fortement systématisées qu'elles ne l'avaient été. Et quelques-unes vont fort loin. Sans doute, en soutenant que le pouvoir royal n'est qu'une délégation, constamment révocable, de la souveraineté populaire, il n'entendait pas en saper les bases. Mais en condamnant, et avec quelle force ! le célibat des prêtres et des moines, il allait, — et il devait bien s'en rendre compte — contre la doctrine de l'Eglise; en prêchant — et avec quelle insistance, et parfois quel cynisme ! — l'obéissance aux lois de la nature, c'est contre l'esprit et l'essence même du christianisme qu'il se dressait. « Par sa philosophie, qui consiste essentiellement dans l'identité, la souveraineté de Nature et de Raison, c'est le premier anneau de la chaîne qui relie Rabelais, Montaigne, Molière, à laquelle Voltaire aussi se rattache... Il ressemble surtout à Rabelais. Il y a entre eux la différence des temps : mais c'est au fond la même œuvre, à laquelle ils ont travaillé, presque par les mêmes moyens. Ra-

belais est plus puissant, plus passionné, plus pittoresque; mais, en somme, ce qu'il a été au XVI^e siècle, Jean de Meung le fut au XIII^e. Il clôt dignement le moyen âge par une œuvre maîtresse, qui le résume et le détruit[1].» *Et il est étrange que l'Eglise, alors toute-puissante, n'ait pas songé à prohiber ce livre subversif, dont la diffusion, qui fut immense (il en reste plus de trois cents manuscrits), semble n'avoir été entravée par aucun obstacle*[2].

Ce penseur vigoureux n'est pas un artiste délicat; il n'a, à aucun degré, le sens (ou du moins le souci) de l'ordre et de la mesure; il ne redoute ni l'incohérence ni la prolixité, et se complaît aux redites : car il est si plein de sa pensée qu'il croit n'en avoir

1. G. Lanson, *Hist. de la littérature française*, 10^e éd., p. 135.

2. Il est singulier aussi que des esprits élevés et sincèrement chrétiens comme ceux de Christine de Pisan et de Gerson, qui furent révoltés par le cynisme de langage et le mépris de la femme qui s'y étalent, n'aient pas songé à en dénoncer les tendances foncièrement païennes.

jamais assez dit. Ce qui fait son mérite, ces défauts admis, c'est la qualité de son style, précis, vigoureux, direct, se fleurissant spontanément d'images justes et frappantes; c'est surtout sa faculté d'observation et son sens dramatique : Faux-Semblant, Contrainte-Abstinence, la Vieille, sont des figures d'un vigoureux relief que n'ont pas fait oublier Macette et Tartuffe; la querelle de ménage entre les mal mariés (morceau XIII), le dialogue où, à force de jérémiades, la femme arrache à son mari le secret d'où dépend son honneur et sa tranquillité sont des scènes qui, par leur naturel et leur verve, ne sont pas indignes de Molière lui-même[1].

On a senti de tout temps ces qualités, et ce sont elles, encore plus que la hardiesse de la pensée, qui ont assuré à notre roman ce prodigieux succès, qui a eu du reste tant de fâcheuses conséquences. C'est la seule œuvre qui ait survécu au naufrage de la lit-

1. Vers 16389-576. Ce passage, trop long pour être cité, précède immédiatement notre morceau XXI.

littérature médiévale : l'édition rajeunie qu'en donna Marot en 1527 trouva des lecteurs; les coryphées de la Pléiade, Ronsard en tête, en faisaient grand cas; Pasquier, un peu étourdiment, comparait Jean de Meung à Dante[1], *et l'un des plus délicats lettrés du XVII*e *siècle reconnaissait « que notre langue lui doit ses premières beautés », et ne protestait pas contre le titre, qu'il entendait encore lui donner, de « père et inventeur de l'éloquence française*[2]*. » Et il ne s'écoula pas même un siècle entre le moment où les curieux se condamnaient à lire le vieux roman dans les lourdes éditions gothiques, et celui où les érudits le jugèrent digne d'être, sous une forme plus commode et plus élégante, remis dans la circulation.*

A. JEANROY.

1. Sur les lecteurs du Roman au XVIe siècle, voy. H. Chamard, ouvr. cité à la Bibl. p. 86 et s.
2. Le P. Bouhours, *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, (1671); éd. d'Amsterdam, 1708, p. 125.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Editions

Editions gothiques in-f° ou in-4°: une trentaine de 1480 à 1528.

Lenglet-Dufresnoy. Amsterdam et Paris, 1735, 3 vol. in-12 (reproduit la plus ancienne des éditions de Vérard).

Méon. Paris, 1814, 4 vol. in-8 (fondée sur la comparaison de quelques manuscrits bien choisis).

Michel (F.). Paris, 1864, 2 vol. in-12 (texte de Méon, corrigé souvent à faux; quelques gloses en marge).

MARTEAU (P.) (pseudonyme de J. CROISSANDEAU). Paris, 1878-80, 5 vol. in-16 (texte de Méon, précédé d'une longue analyse et accompagné d'une traduction en vers).

LANGLOIS (E.). Paris, 1914-24, 5 vol. in-8 (Société des Anciens Textes français; fondée sur le classement d'une centaine de manuscrits, avec introduction et glossaire). C'est sur cette édition qu'a été faite la présente traduction.

II. — ETUDES HISTORIQUES ET CRITIQUES.

AMPÈRE (J.-J). *Le Roman de la Rose*, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 août 1843.

PARIS (P.). Article sur le *R. de la R.*, dans l'*Histoire littéraire de la France*, t. XXIII (1856), p. 1-61.

— —

— *Jean de Meung traducteur et poète*, *ibid.*, XXVIII (1881), p. 391-439.

Langlois (E.). *Origine et sources du Roman de la Rose*, Paris, 1890,

Chamard (H.) *Les Origines de la poésie française de la Renaissance*, Paris, 1920, ch. III.

Faral (E.). *Le Roman de la Rose et la poésie française au XIII^e siècle*, dans la *Revue des Deux-Mondes*, du 15 septembre 1926.

PREMIÈRE PARTIE

par

GUILLAUME DE LORRIS

PROLOGUE

Bien des gens disent que les rêves ne sont que fables et mensonges; cependant on peut songer tel songe qui ne sera pas mensonger, mais au contraire se réalisera. De cela je puis prendre pour garant un auteur qui eut nom Macrobe : il ne tenait pas les songes pour des fables, et c'est pourquoi il écrivit celui que fit un jour le roi Scipion. Qu'il me tienne pour fou, celui qui traite de niaiserie cette croyance, qu'un songe peut se réaliser : pour mon compte je crois que les songes prédisent

aux gens les biens et les maux; car plusieurs songent la nuit de choses cachées, qui plus tard se découvriront.

Dans ma vingtième année, au temps où Amour prend le péage des jeunes gens, je m'étais, une nuit, couché comme d'habitude, et je dormais profondément; et en dormant je fis un rêve, rêve très beau qui me plut fort; et de ce rêve il n'y eut rien qui depuis ne soit arrivé, tout comme il l'avait prédit, de point en point. Donc je veux, comme Amour me le commande, vous raconter ce songe en vers, pour réjouir vos cœurs. Et si l'un ou l'une me demande comment je veux que soit nommé ce roman que je commence, c'est le *Roman de la Rose*, où tout l'art d'amour est enclos. La matière en est bonne et nouvelle; Dieu veuille que le prenne en gré celle pour qui je l'entreprends ! C'est celle qui a tant de valeur et mérite tant d'être aimée qu'elle doit être nommée la Rose.

I

La promenade matinale le long du fleuve

Il me semblait que ceci se passait il y a cinq ans, ou plus; on était en mai, au temps amoureux et plein de joie, où toute chose s'égaie; car on ne voit ni haie ni buisson qui en mai ne se veuille parer de feuilles nouvelles. Les bois, si secs tant que dure l'hiver, recouvrent leur verdure; la terre elle-même s'enorgueillit de la rosée qui la mouille, et oublie la misère où tout l'hiver elle a été : alors elle devient si coquette qu'elle veut avoir une robe neuve; et elle sait s'en faire une si jolie, qu'elle est de cent couleurs variées. La robe dont je parle, c'est l'herbe, et ce sont les fleurs blanches et de mille couleurs, par quoi la terre s'estime davantage. Les oiseaux, qui

se sont tu tant qu'ils ont souffert de la saison rude et cruelle, sont, au doux temps de mai, si joyeux, qu'ils font voir par leurs chants le contentement de leur cœur; c'est cette joie du cœur qui les force à chanter. Le rossignol chante de toutes ses forces et mène grand bruit; le papegai et la calandre s'ébattent et se réjouissent. Par ce temps bel et doux, il convient que la jeunesse s'adonne à la gaîté et à l'amour. Il a le cœur bien dur, celui qui n'aime pas au mois de mai, quand il entend les petits oiseaux chanter sous la ramée leurs chants si doux.

C'est en ce temps délicieux où toute chose s'efforce d'aimer, qu'une nuit, j'eus un songe. Il me sembla dans mon sommeil qu'on était au matin: je me levai de mon lit, me chaussai et me lavai les mains. Puis d'un étui mignon je tirai une aiguille d'argent et je l'enfilai. J'avais envie d'aller hors de la ville, pour entendre, en cette saison nouvelle, chanter les oiseaux dans

les buissons. Ayant lacé mes manches en zig-zag, je m'en vais tout seul, prenant mes ébats, écoutant les oiseaux qui chantent à plein gosier, dans les vergers fleuris. Tout en joie, je me dirige vers une rivière dont j'entendais le bruit près de là; car je ne pouvais trouver d'endroit plus agréable pour me divertir. D'un tertre voisin, l'eau descendait rapidement; elle était claire et froide comme eau de puits; moins profonde que celle de Seine, mais plus largement épandue. Je n'avais jamais vu d'eau si belle; et je prenais grand plaisir à regarder cet endroit charmant. De cette eau claire, je rafraîchis et lavai mon visage; et je vis le fond de la rivière tout couvert de gravier. Une prairie grande et belle s'étendait au bord de l'eau. La matinée était douce et claire. Je m'en allai donc parmi ces prés, remontant le cours de l'eau, et côtoyant le rivage.

II

Le Verger clos et les Peintures symboliques

Lorsque j'eus marché quelque temps, je vis un verger long et large, tout entouré de grands murs crénelés et entaillés, couvert de riches écritures. Avec plaisir je regardai les peintures et les images qui couvraient ces murs. Je vous dirai, autant qu'il m'en souviendra, ce qu'elles représentaient.

Les images « entaillées » sur le mur sont celles de Haine, Félonie, Vilenie, Convoitise, Avarice, Envie, Tristesse, Papelardie. Toutes sont propres à inspirer la plus vive répulsion ; mais les deux plus repoussantes sont Vieillesse et Pauvreté.

Ensuite était peinte Vieillesse, diminuée d'un pied de ce qu'elle était autrefois; à peine pouvait-elle manger, tant elle était vieille et décrépite; sa

beauté n'était plus, elle était devenue laide; sa tête était toute blanche et comme fleurie; vraiment, si elle fût morte, ce n'eût pas été grand dommage, tant son corps était desséché et comme réduit à rien. Son visage, qui jadis était doux et lisse, était maintenant flétri et ridé; ses oreilles étaient moussues, et il ne lui restait qu'une seule dent. L'âge l'avait rendue telle qu'elle n'eût pas marché sans béquille la valeur de quatre toises. Le Temps qui s'en va nuit et jour, sans jamais séjourner ni prendre de repos; qui nous quitte, et s'en va si secrètement que, s'il paraît s'arrêter en un point, en vérité il ne s'y arrête pas, mais ne cesse de passer; si bien qu'on ne peut pas comprendre ce que c'est que le Temps présent, sans le demander aux clercs bien instruits; car avant qu'on n'y eût pris garde, déjà il y aurait trois temps de passés; le Temps qui ne demeure nulle part, mais va toujours sans se retourner,

comme l'eau qui descend et dont pas une goutte ne remonte, le Temps auquel rien ne résiste; ni fer ni autre chose, si dure soit-elle, car il dévore et détruit tout; le Temps qui change toute chose, qui fait tout pousser et croître, et qui use et pourrit tout; le Temps qui vieillit nos pères, qui vieillit empereurs et rois, et nous vieillira tous, à moins que la mort ne nous prenne avant; le Temps, qui a le pouvoir de vieillir chacun, l'avait tellement vieillie qu'à mon avis elle ne pouvait plus s'aider elle-même, et déjà elle était retombée en enfance; elle n'avait plus ni jugement, ni force, pas plus que n'en a un enfant d'un an. Et pourtant, à ce que je crois, elle avait été sage et sensée au beau moment de sa vie : mais à présent elle était toute rassotée. Elle était, si je m'en souviens, vêtue bien chaudement d'une chape fourrée, sans laquelle elle aurait eu froid; car on

sait que vieilles gens se refroidissent vite et que telle est leur nature.

En dernier lieu était peinte Pauvreté, qui, dût-elle être pendue, ne pouvait avoir ni sou ni maille; elle avait si bien vendu sa robe, qu'elle était nue comme un ver. Elle serait morte de froid si le temps avait été rigoureux, car elle n'avait sur elle qu'un vieux sac étroit, misérablement rapiécé; c'était à la fois son manteau et sa cotte; et elle n'avait que cela pour se couvrir : aussi tremblait-elle souvent. Un peu éloignée des autres, elle était accroupie et rencognée comme un pauvre chien; car qui est pauvre, en quelque lieu qu'il soit, est toujours triste et honteux. Que soit maudite l'heure où fut conçu le pauvre ! Car il ne sera jamais ni bien nourri, ni bien vêtu, ni bien chaussé. Il ne sera pas non plus aimé ni élevé.

III

Dame Oiseuse et l'entrée au verger d'Amour

Je regardai bien ces images qui étaient, comme je l'ai dit, peintes d'azur et d'or, de tous côtés, sur la muraille. Cette muraille, haute et carrée, entourait en guise de haie un verger où n'était jamais entré un vilain. Ce verger se trouvait en un site fort agréable. Qui eût pu m'y faire entrer, soit par escalier, soit par échelle, je lui eusse su très bon gré; car je crois bien qu'on ne vit jamais joie ni plaisir pareils à ceux qu'on trouvait en ce verger Ce lieu n'était ni dédaigneux ni chiche d'héberger les oiseaux; on n'en vit jamais de si riche ni en arbres, ni en oisillons chanteurs; là il y en avait trois fois autant qu'en tout le royaume

de France ! Les doux accords de leurs chants étaient beaux à entendre et bien faits pour réjouir chacun. Quant à moi, lorsque je l'entendis, je m'en réjouis tellement que si le passage eût été libre, pour cent francs je n'aurais pas manqué d'entrer là et de voir l'assemblée, que Dieu bénisse ! de ces oiseaux qui étaient dedans et si joyeusement chantaient les danses d'amour aux notes plaisantes, mignonnes et courtoises.

Entendant les oiseaux chanter, je me tourmentais à chercher par quel engin ou par quel art je pourrais entrer dans le jardin; mais je ne pus trouver d'endroit par où cela fût possible. S'il y avait chemin ou porte qui y conduisît, je ne le savais pas; et il ne se trouvait personne qui me le montrât, car j'étais seul. Je fus fort angoissé, jusqu'au moment où je me dis que jamais il n'arrive qu'un si beau verger n'ait ni porte ni escalier ni quelque pertuis. Je m'en fus donc

à grande allure, faisant le tour de cette muraille jusqu'à ce que j'eusse trouvé une porte fort petite, étroite et serrée : personne n'entrait par ailleurs. Ne sachant trouver d'autre entrée je frappai à cette porte. Assez longtemps je frappai; plusieurs fois j'écoutai si j'entendais venir quelqu'un.

Enfin cette porte, qui était en bois de charme, me fut ouverte par une jeune fille gracieuse et belle. Elle avait les cheveux blonds comme cuivre, la chair tendre comme celle d'un jeune poulet, le front clair, les sourcils arqués, éloignés l'un de l'autre comme il faut. Son nez était fort bien fait, ses yeux vairs comme ceux du faucon. Elle avait l'haleine douce et savoureuse, la face blanche et rose, la bouche petite et grossette, avec la fossette au menton. Le cou était de bonne mesure, assez gros et long, sans aucune tache; jusqu'à Jérusalem on n'eût pas trouvé de femme qui portât un plus

beau cou, poli et doux au toucher. Elle avait la gorge aussi blanche que la neige sur le rameau lorsqu'il vient de neiger. Son corps était svelte et bien fait; en nulle terre on n'eût trouvé plus beau corps de femme. Elle portait un mignon chapeau d'orfroi; jamais pucelle n'en eut de mieux orné. Sur ce chapeau elle avait une guirlande de roses fraîches; en sa main elle tenait un miroir; ses tresses étaient nouées d'un riche ruban. Etroitement ses deux manches étaient cousues; et de peur que le hâle ne ternît ses mains, elle portait des gants blancs. Sa cotte était d'un beau vert, fort riche, cousue au cordonnet tout autour; à sa mise on devinait bien qu'elle n'était pas dans l'indigence : quand elle s'était bien coiffée et bien parée, sa journée était faite. Elle avait bon temps et bon mai, n'ayant d'autre souci que celui de s'attifer noblement.

Quand la pucelle au corps gracieux

m'eut ouvert la porte, je l'en remerciai de bon cœur, et lui demandai qui elle était, et quel était son nom. Elle ne se montra envers moi ni fière ni dédaigneuse. « De ceux qui me connaissent, dit-elle, je me fais appeler Oiseuse. Je suis une femme riche et puissante. Et ce bonheur m'est échu en partage, que je n'ai d'autre occupation que de jouer, m'amuser, et tresser mes cheveux. Je suis intime amie de Déduit, le mignon, l'aimable : c'est à lui qu'appartient ce jardin; c'est lui qui, du pays des Sarrasins, fit apporter ici les arbres et les fit planter dans le verger.

« Lorsque les arbres furent grands, Déduit les fit entourer du mur que vous avez vu; et sur la face extérieure il fit faire les images qui y sont peintes, qui comme vous venez de le voir, ne sont ni mignonnes ni jolies, mais douloureuses et tristes. Bien souvent, pour se distraire, Déduit et ses gens, qui vivent en joie et

plaisirs, viennent en ce lieu se mettre à l'ombre. En ce moment même il y est sans doute, à entendre chanter le rossignol, la mauvis, et autres oiselets. C'est ici qu'il s'amuse et se récrée avec ses gens, car il ne pourrait trouver pour ses jeux une place meilleure, ni un lieu plus beau. Sachez-le, les jeunes gens les plus beaux du monde sont les compagnons de Déduit, et ils le suivent partout où il va. »

Quand Oiseuse m'eut conté cela et que je l'eus bien écoutée : « Dame Oiseuse, lui dis-je, n'en doutez pas, puisque Déduit le gracieux, l'aimable, est maintenant en ce verger, rien ne m'empêchera de voir aujourd'hui cette assemblée. Oui, je la veux voir, car elle doit être la plus courtoise du monde. »

Sans en dire davantage, j'entrai par la porte que Oiseuse m'avait ouverte, et sitôt entré dans le verger, je me sentis comblé de joie : sachez qu'en vérité je me crus dans le paradis terrestre.

Des troupes d'oiseaux chanteurs étaient assemblées : d'un côté les rossignols, de l'autre les étourneaux et les geais; ailleurs étaient des bandes de roitelets, de tourterelles, d'hirondelles, de chardonnerets, d'alouettes et de mésanges; en un autre endroit les calandres, les merles et les mauvis, qui, à l'envi, cherchaient à se surpasser. Plus loin étaient les papegais, et maints oiseaux qui, dans ces bois où ils vivent, font leurs délices de chanter.

Ces oiseaux dont je parle s'acquittaient si bien de leur tâche que leur chant semblait être celui des anges; et sachez qu'à l'entendre je fus tout réjoui : jamais si douce mélodie ne fut entendue d'homme mortel. Ce chant si beau et si doux ne semblait pas être chant d'oiseaux; on peut le comparer à celui des sirènes de mer qui, à cause de leurs voix sereines et pures, sont ainsi appelées.

IV

La Carole menée par Déduit et Liesse

Mais quand j'eus écouté un certain temps les oiseaux, je ne pus me tenir d'aller voir Déduit, tant je désirais savoir comment il se comportait. Je m'en allai donc tout droit par un petit sentier tapissé de fenouil et de menthe, et je ne tardai pas à le trouver; j'entrai en un réduit où il était, prenant ses ébats; il y avait avec lui de si belles gens que, quand je les vis, je ne sus pas d'où ils avaient pu venir; ils semblaient vraiment des anges ailés; car jamais des êtres nés ne furent si beaux.

Ces gens dont je vous parle s'étaient mis à caroler, et une dame, dont le nom était Liesse, accompagnait la danse de

son chant. Elle savait bien chanter, et de façon plaisante; et personne mieux qu'elle n'eût pu dire ses refrains. Chanter lui seyait à merveille, parce qu'elle avait la voix claire et pure, n'avait rien d'une vilaine, savait prendre des attitudes gracieuses et frapper gaiement du pied. Sa coutume était d'être en tous lieux la première à chanter : chanter était la chose au monde qu'elle faisait le plus volontiers.

Alors vous eussiez vu les gens mignonnement caroler, baller, faire mainte farandole et maint tour sur l'herbe fraîche. Vous eussiez vu ménestrels, jongleurs et joueurs de flûte : les uns chantaient des rotruenges, les autres des chants lorrains, car on fait en Lorraine de plus belles mélodies qu'en tout autre pays. Il y avait là aussi des jongleuses et timbalières, qui savaient bien jouer, et ne cessaient de lancer en l'air le tambourin, qu'elles rattrapaient sur un doigt sans

jamais le manquer. Deux demoiselles très mignonnes, vêtues seulement de leurs cottes et coiffées de tresses, faisaient danser Déduit parmi la carole, très noblement. De la grâce de ces danseurs, inutile de vous parler longuement; l'un venait tout doucement vers l'autre, et quand ils se trouvaient tout près, ils rapprochaient leurs bouches de telle sorte que vous eussiez cru qu'ils s'embrassaient. Je ne sais trop que vous en dire sinon que je n'éprouvai nulle envie de bouger, tant que je regardai ces gens qui mettaient tant d'entrain à danser et à caroler.

Tandis qu'Amant[1] regardait avec ravissement la carole, une joyeuse dame, nommée Courtoisie l'invite à y prendre part; mais il n'ose et se borne à regarder de plus près les danseurs les plus notables, dont il tient à nous faire une description détaillée.

Déduit était beau, grand et droit;

1. Cette désignation ne se trouve que dans les rubriques, les deux auteurs parlant toujours à la première personne.

jamais en nulle compagnie vous ne verrez plus bel homme. Il avait la figure vermeille et blanche comme une pomme; il était élégant et gracieux; ses yeux étaient vairs, sa bouche gracieuse. son nez bien fait. Il avait les cheveux blonds et frisés; ses épaules étaient larges et sa taille fine. Il ressemblait à une peinture, tant il était beau, et bien fait en toute sa personne. Il était vif, adroit et agile; jamais vous n'avez vu d'homme plus léger. Il n'avait ni barbe ni moustache, sinon quelques petits poils follets, car c'était un jouvenceau. D'un samit orné d'oiseaux brodés en or il était richement vêtu; cette robe était, par élégance, ajourée en maint endroit. De belle façon il était chaussé de souliers découpés, à lacets. Par amitié et par plaisir, son amie lui avait fait une couronne de roses qui lui seyait très bien.

Et savez-vous qui était cette amie? Liesse, la gracieuse, la chanteuse habile, qui ne le haïssait pas, mais qui, dès l'âge

de sept ans, lui avait octroyé son amour. A la carole, Déduit la tenait par le doigt, et elle, lui; ils se convenaient bien l'un l'autre, car il était beau, et elle était belle. Elle ressemblait à la rose nouvelle, par la couleur de sa chair, si tendre, que pour la blesser une toute petite épine aurait suffi. Elle avait le front blanc, poli, sans rides, les sourcils bruns et bien arqués, et les yeux si joyeux qu'ils semblaient s'être engagés à rire toujours avant la bouche. Du nez je ne sais que vous dire : en cire on ne ferait pas mieux. Sa bouche était toute petite, et toujours prête à baiser son ami; elle avait les cheveux blonds et brillants. Que vous dirai-je encore? Elle était belle et bien mise, toute galonnée d'or; son chapeau d'orfroi était tout neuf. Moi qui en ai vu plus de vingt-neuf, jamais je n'avais vu de chapeau de soie si bien travaillé. Elle était vêtue d'un samit tout doré, semblable à celui de son ami, dont elle était bien fière.

V

Le Dieu d'Amour et sa Cour

De l'autre côté se tenait le dieu qui, comme il lui plaît, règle les amours. C'est celui qui règne sur les amoureux, qui abaisse l'orgueil des gens, des seigneurs fait des valets et des dames des servantes, quand il les trouve trop rétives. Le dieu d'Amour ne ressemble en rien à un pauvre hère. Sa beauté, certes, était fort remarquable, et, quant à son costume, je sens que c'est une rude entreprise que de le décrire. Il ne portait pas une robe de soie, mais une robe de fleurs, faite par fines amourettes; de tous côtés elle était peinte, de losanges, d'écus, d'oiselets, de lionceaux et d'autres bêtes, ainsi que de fleurettes de toutes couleurs. Des fleurs

il y en avait de toutes sortes, très habilement disposées. L'été ne fait naître aucune fleur qui ne s'y trouvât, ni genêt, ni pervenche, ni fleur blanche, jaune ou bleue, avec, par endroits, des feuilles de roses entremêlées. Sur la tête il avait une couronne de roses dont les rossignolets, qui voletaient tout à l'entour, faisaient tomber les feuilles : il était tout couvert d'oiseaux, mésanges, calandres et papegais; on eût dit un ange venu droit du ciel. Il avait avec lui un jouvenceau qui ne le quittait pas, et qui était appelé Doux-Regard.

Ce jouvenceau avait pour mission de garder les deux arcs du dieu. L'un était noir, bosselé, noueux ; l'autre long, flexible, lisse, orné de gracieuses images. A ces deux arcs correspondaient deux jeux de cinq flèches, les unes dorées, les autres en fer, « plus noires que diables ». Les premières s'appellent Beauté, Simplesse, Franchise (Noblesse), Compagnie, Beau-Semblant; les cinq autres sont Orgueil, Vilenie, Honte, Désespérance et Nouveau-Penser. L'auteur promet de décrire plus tard (ce qu'il n'a pas fait) leur puissance et leurs effets contraires.

Il revient à son sujet, c'est-à-dire à la description de la carole. Les danseuses les plus remarquables,

favorites de l'Amour, sont Beauté, Richesse, Largesse et Franchise. Chacune d'elles tient par la main son ami ; mais ceux-ci ne sont pas peints en détail, ni même nommés. La description la plus soignée est celle de Richesse.

Près de Beauté se tenait Richesse, dame très noble et de grand prix. Il serait bien fier et hardi, celui qui, par ses actes ou ses paroles, oserait manquer à elle ou aux siens ! Car elle peut beaucoup nuire et beaucoup aider. Ce n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier que les gens riches ont le pouvoir de faire grand bien et grand mal. Grands et petits portaient honneur à Richesse; tous demandaient à la servir; chacun l'appelait sa dame, parce chacun la craignait; le monde entier était soumis à son pouvoir. Maint losengier, maint traître, maint envieux se trouvait à la cour; ce sont ceux qui volontiers blâment et dénigrent ceux qui méritent d'être aimés. Par devant, les losengiers flattent tout le monde; par leurs paroles ils oindront les gens, mais ce sera pour

les poindre par derrière et jusqu'aux os. Ils diminuent la louange des bons, ils jettent le blâme sur les plus loués. Par leurs faux discours les losengiers ont accusé maint prud'homme, et fait renvoyer des cours ceux qui devraient y être reçus. Qu'il soit maudit, le losengier jaloux ! car nul homme sage ne peut l'aimer. Richesse avait un vêtement de pourpre; ne croyez pas que je plaisante, si je vous dis qu'aucune femme au monde n'est si belle ni si joyeuse. Cette pourpre était couverte d'orfroi; des histoires de rois et de ducs y étaient peintes. L'encolure du vêtement était richement ornée d'une bande d'or incrustée d'émaux et de pierres précieuses, qui brillaient fort. Par-dessus cette pourpre, Richesse avait une riche ceinture, dont la boucle était faite d'une pierre de grande vertu; car celui qui la portait sur soi n'avait à craindre aucun venin; aucun poison ne pouvait lui nuire. Le mordant était fait d'une autre

pierre dont la propriété était celle-ci : quiconque l'avait vue à jeun était assuré pour tout le jour contre le mal de dents. Les clous, gros et lourds, étaient d'or : chacun d'eux valait bien un besant. Richesse avait une couronne d'or sur ses tresses : je ne crois pas qu'on en ait, jusqu'ici, vu une si belle. Mais il serait bien instruit, celui qui saurait le nom de toutes les pierres qui s'y trouvaient, et l'on ne saurait dire la valeur de ces pierres qui étaient incrustées dans l'or : rubis, saphirs, jagonces, émeraudes. Mais par devant, au milieu de la couronne, était une escarboucle si brillante, que la nuit, venue, elle éclairait à une lieue à la ronde. Une telle clarté sortait de ces pierres, que le visage de Richesse en resplendissait ainsi que tous les alentours.

Quand il a longtemps contemplé la carole, Amant a l'idée de visiter le verger; mais il y est suivi par le dieu d'Amour, auquel Doux-Regard a remis l'un de ses arcs, avec cinq flèches « solides et brillantes, prêtes à être lancées ».

Suit la description du verger. Il est plein de beaux arbres, et peuplé d'animaux. Il s'y trouve des fontaines et des ruisselets, sur le bord desquels croissent des fleurs, hiver comme été. L'une de ces fontaines est celle qui causa la mort du beau Narcisse, dont on nous conte l'histoire. Au fond de cette fontaine sont deux pierres de cristal, dont la propriété est de refléter le verger tout entier.

L'Amant commet l'imprudence de s'y mirer et il y découvre l'image d'un rosier chargé de fleurs et de boutons.

VI

Le buisson de roses. — Amant fait hommage au dieu d'Amour.

Parmi ces boutons j'en choisis un tellement beau, qu'après l'avoir bien regardé je n'estimai plus aucun des autres; une couleur aussi vermeille et fine que pût le faire la nature, l'enluminait. Il avait quatre paires de pétales que Nature, par grande habileté, avait placés bien également; la queue, droite comme jonc, le soutenait sans qu'il penchât d'aucun côté. Il répandait un parfum qui, de sa suavité, remplissait tous les alentours. L'ayant senti, je n'eus plus aucune envie de quitter ce lieu : bien volontiers, je m'en fusse approché la main tendue, mais les chardons aigus et piquants m'en

tenaient éloigné; épines tranchantes, orties et ronces crochues m'empêchaient d'avancer, car je craignais de me faire mal.

Le dieu d'Amour qui, l'arc tendu, n'avait cessé de me poursuivre, s'était arrêté sous un figuier; et quand il eut compris que ce bouton me plaisait plus que tous les autres, et que je l'avais élu, il prit une flèche, l'ajusta sur la corde, tendit jusqu'à l'oreille son arc, qui était merveilleusement fort, et tira sur moi de telle sorte que par l'œil il m'envoya la fléchette au cœur. Il me prit alors un frisson que sous la plus chaude pelisse j'ai souvent senti depuis. Ainsi blessé, je tombai par terre; le cœur me manqua et longtemps je restai là, gisant. Quand enfin je sortis de pâmoison, je me sentis si faible que je pensai avoir perdu beaucoup de sang; mais au contraire, la flèche qui m'avait atteint ne m'avait nullement fait saigner, et la plaie était entièrement

sèche. Alors je pris la flèche à deux mains et me mis à tirer très fort tout en soupirant, et je tirai tant que j'amenai à moi le bois tout empenné. Quant à la flèche qui était celle qui a nom Beauté, elle était si bien fichée en mon cœur que depuis elle n'en put être arrachée : elle y est encore, je l'y sens toujours; mais jamais elle ne fit couler le sang.

Tandis qu'Amant, à demi-mort, se traîne vers le rosier, et, malgré les épines, s'approche du bouton, le dieu d'Amour continue à le cribler de ses flèches. Il lui décoche tour à tour Simplesse, Courtoisie, Compagnie et Beau-Semblant; cette dernière est ointe d'un onguent qui réconforte; elle aide et nuit à la fois. Amant parvient toujours à retirer le bois mais le fer reste dans le cœur. Amour l'engage à se rendre; il s'y accorde et fait hommage à Amour. Celui-ci, satisfait, le baise, et lui ferme le cœur d'une petite clef, qu'il serre dans son aumônière; puis il lui dicte ses commandements.

Amant doit d'abord éviter Vilenie, car Vilenie fait les vilains. Qu'il ne parle pas de ce qu'il faut taire : « N'est pas prouesse de médire ». Keu le Sénéchal a été honni pour ses médisances. Qu'au contraire il imite Gauvain, « le bien appris ». Amant doit être aimable envers tous, et saluer le premier. Il doit se garder des mots grossiers. Qu'il soit courtois envers les dames, et fasse taire ceux qui disent du mal d'elles. Il ne doit être ni orgueilleux ni vain, mais cependant s'habiller le mieux qu'il

pourra : qu'il ait au moins un chapeau de roses à la Pentecôte. Qu'il se lave les mains, se rince les dents, se cure les ongles, peigne ses cheveux ; mais qu'il ne se farde pas, car se farder n'est permis qu'aux dames. Qu'il s'applique à être gai ; même quand le mal d'aimer le tourmente, qu'il ne s'absorbe pas dans sa tristesse ; car celui qui aime, « une heure pleure et l'autre chante ». Il doit savoir chanter et danser. Qu'il se garde bien de l'avarice : celui qui pour un ris ou un regard a donné son cœur, doit, après un tel don, donner facilement tout le reste. Qu'il pense à son amour jour et nuit, et qu'il le mette tout entier en un même lieu : Amour ne souffre pas de partage. Il faut donner son cœur, non le prêter. Amant doit s'attendre à beaucoup souffrir ; Amour lui décrit tout ce qu'il aura à endurer et lui prédit « Soupirs, et pointes, et frissons, qui poignent plus que hérissons ». Il ne trouvera de repos nulle part ; dans son lit il se tournera en tous sens « comme homme qui a mal aux dents ». Parfois il rêvera qu'il est heureux ; mais quand il s'éveillera, sa peine n'en sera que plus amère. Il doit aller pleurer à la porte de sa mie, et baiser les battants ; il faut qu'il maigrisse, car « Amour ne laisse sur fins amants couleur ni graisse ». Qu'il n'imite pas ceux qui pour tromper les dames disent qu'ils « ont perdu boire et manger », et je les vois, les perfides, « plus gras qu'abbés ou prieurs »

Amant, plein d'angoisse, demande comment il pourra endurer tant de maux. Amour lui promet l'aide d'Espérance, de Doux-Penser, de Doux-Parler et de Doux-Regard : avec ces quatre amis il aura la force de tout supporter.

VII

Bel-Accueil et les gardiens de la Rose

Tout à coup, le dieu s'évanouit; Amant, resté seul et souffrant fort de sablessure tente de se rapprocher de la rose qui, seule, peut la guérir. Mais le parterre où elle fleurit derrière une haie d'épines, est beaucoup plus peuplé qu'il ne se l'imaginait.

Comme je me demandais si j'allais franchir la haie, je vis venir vers moi un jeune homme aimable et beau, auquel on ne pouvait rien reprocher. Il était fils de Courtoisie la sage, et se faisait nommer Bel-Accueil. Il m'abandonna le passage de la haie, disant d'un ton très doux : « Cher et bel ami, passez la haie bien vite, pour sentir le parfum des roses. Je puis vous assurer que vous n'en aurez ni mal ni honte. Si je puis vous aider en quelque chose, je ne me ferai pas prier, car je vous le dis sans

mentir, pourvu que vous vous gardiez de folie, je suis tout à votre service. » — « Sire, répondis-je à Bel-Accueil, je prends en gré cette promesse et vous remercie de votre bonté; j'accepte donc bien volontiers votre service. » Au milieu des églantiers et des ronces, dont la haie était pleine, me voilà donc passé. Je m'approche du bouton dont le parfum était le meilleur, et Bel-Accueil est avec moi. Vous pouvez penser si je fus heureux de m'approcher tellement du bouton de rose, que j'eusse pu le toucher !

Mais un vilain, que honte soit sur lui ! était caché près de là. Il se nommait Danger, et avait la garde de tous les rosiers. Il se tenait en un épais fourré pour épier et surprendre ceux qui auraient porté la main sur les roses. Le mauvais chien n'était pas seul, mais il avait pour compagnon Male-Bouche le médisant, et avec lui Honte et Peur. Honte était le meilleur d'entre eux; si vous

voulez connaître son lignage, sachez qu'il était fils de Raison la Sage, et que son père se nomma Méfait. Celui-ci était si affreux que jamais Raison ne l'approcha : mais rien qu'à le regarder elle conçut Honte. Après que Dieu eut fait naître Honte, Chasteté, qui doit être maîtresse des boutons et des roses, fut attaquée par des ribaudes. Elle eut alors grand besoin d'aide, car Vénus, qui nuit et jour lui vole boutons et roses, l'avait assaillie. C'est alors qu'elle pria Raison de lui donner sa fille. Raison, voyant Chasteté dans la détresse, lui prêta Honte, qui est honnête et candide; et pour que les rosiers fussent mieux gardés, Jalousie y appela Peur, qui s'applique à lui obéir. Pour garder les rosiers ils sont donc quatre à présent, qui se laisseront plutôt battre que de permettre à qui que ce soit d'emporter rose ou bouton. J'eusse pu aborder à bon port, si je n'eusse été guetté par eux,

car Bel-Accueil, le franc, le courtois, faisait tout pour me plaire.

Bel-Accueil pousse la complaisance jusqu'à cueillir pour Amant une feuille verte née près de la rose. Amant, enhardi, lui avoue son amour et sa résolution de cueillir le bouton. Bel-Accueil l'en dissuade, assez mollement toutefois.

C'est alors que Danger le vilain surgit de l'endroit où il se cachait. Il était grand, hérissé et noir, les yeux rouges comme le feu, le nez froncé, le visage hideux, et il criait comme un forcené :

« Bel-Accueil, pourquoi amenez-vous ce jeune homme auprès des rosiers? Dieu me sauve ! vous avez tort, car il cherche à vous honnir. Maudit soit celui qui l'amena en ce verger ! Qui sert un félon aura pareil salaire. Vous cherchiez à le servir, et lui veut vous faire honte et vous causer dommage. Fuyez, vassal, fuyez d'ici ! Peu s'en faut que je ne vous tue. Bel-Accueil, qui s'efforçait de vous servir, vous connaissait bien mal ! Je ne veux plus me fier à vous, car votre trahison est maintenant prouvé . »

A cause de ce vilain hideux et noir, qui menaçait de m'assaillir, je n'osai plus rester là : en grande hâte, avec grand' peur, je repassai la haie; et le vilain, branlant la tête, dit que si jamais il m'y reprenait, il me ferait un mauvais parti.

Bel-Accueil s'enfuit; Amant, resté seul s'abandonne au désespoir.

VIII

Vain discours de Raison. Retour de Bel-Accueil.

Un long moment je restai là, jusqu'à ce que m'aperçut la dame de la Haute Angarde[1], qui de sa tour regarde en bas : cette dame a nom Raison. Elle descendit de sa tour et vint vers moi. Elle n'était ni jeune ni vieille, ni trop grande ni trop petite, ni trop grasse ni trop maigre; ses yeux luisaient comme deux étoiles; sur sa tête elle avait une couronne : elle semblait bien être une grande dame ! A son visage et à son allure, on connaissait qu'elle était née en paradis, car Nature n'eût pas su faire

1. Une *angarde* est un poste d'observation, situé sur une hauteur.

une telle œuvre. Si la lettre ne ment, sachez que Dieu la fit à son image et ressemblance, et lui donna le pouvoir de garder les hommes de folie, pourvu qu'ils consentent à la croire.

Raison conseille à Amant de renoncer à son amour, qui ne lui causera que des soucis. Il répond avec colère : il n'est plus maître de son cœur, qu'Amour a fermé à clef. Il aimerait mieux mourir que désobéir à Amour. Voyant qu'elle perd ses paroles Raison s'éloigne, et l'Amant continue à se plaindre, jusqu'à ce que l'idée lui vienne d'aller trouver Ami : celui-ci est un loyal compagnon. Il rassure Amant, lui conseille de se réconcilier avec Danger, qui n'est pas si terrible qu'il le paraît. Amant suit ce conseil, va trouver Danger, et lui promet de ne rien faire qui lui déplaise; il lui demande seulement la permission d'aimer. Danger y consent à condition qu'il ne s'approche pas des roses. Amant va rendre compte à Ami de son succès et retourne à la haie, pour voir, du moins, le bouton, puisque c'est tout ce qui lui est permis. Mais Danger le surveille de très près et reste insensible à ses larmes. Moins cruelles, Franchise et Pitié viennent lui offrir leur aide : Franchise représente à Danger que c'est Amour qui est cause de tout; Pitié soutient Franchise, et demande que Bel-Accueil soit rendu à Amant; Danger se rend aux raisons des dames, et permet à Bel-Accueil de revenir près d'Amant; Bel-Accueil le conduit près de la rose, qui est plus belle que jamais.

Je demeurai là un grand moment, ayant trouvé en Bel-Accueil grand amour

et bonne compagnie; et quand je vis qu'il ne me refusait ni son amitié ni son service, je lui présentai une importante requête : « Sire, fis-je, sachez que j'ai grande envie d'obtenir un doux baiser de la rose qui sent si bon. Pour Dieu, Sire, dites-moi si vous permettez que je la baise, car je ne le ferai que si cela vous plaît. » — « Ami, fait-il, si Chasteté ne devait pas m'en vouloir, je ne vous le défendrais pas; mais je n'ose, à cause de Chasteté, envers qui je ne veux pas faillir. Elle m'a toujours défendu de permettre un baiser à l'amant qui me le demande, car qui peut obtenir le baiser, difficilement en reste là : sachez que celui à qui on le permet a le plus précieux de la proie; si bien qu'il tient les arrhes de ce qui vient après. »

Quand je l'entendis me répondre ainsi, je n'insistai pas, car je craignais de le courroucer. On ne doit pas trop talonner les gens, contre leur gré. Vous savez que

du premier coup on ne coupe pas le chêne, ni qu'on n'obtient pas le vin sans avoir serré la vis du pressoir. Je me résignai donc à attendre la permission que je désirais.

Mais Vénus, portant en main un brandon enflammé, vient plaider la cause d'Amant, si jeune, si beau, si loyal, et elle obtient de Bel-Accueil la permission souhaitée. Amant baise donc la rose et son cœur est inondé de délices. Mais ce bonheur est de courte durée.

IX

Jalousie fait emmurer Bel-Accueil et le parterre de roses.

Il faut que je vous raconte à présent pourquoi j'eus avec Honte une affaire qui me nuisit fort, et comment furent enlevés les murs du château dont Amour, depuis, s'empara. Je continuerai cette histoire; paresse ne m'empêchera pas de l'écrire, car j'espère qu'elle plaira à cette belle, que Dieu bénisse ! C'est elle qui récompensera ma peine, quand il lui plaira.

Male-Bouche, qui devine les pensées secrètes des amants, et rapporte surtout le mal, remarqua la façon courtoise dont me traitait Bel-Accueil, et ne put s'en taire. Il était fils d'une vieille querelleuse dont la langue était mauvaise et fort pi-

quante; et il tenait de sa mère. Il commença donc à m'accuser, disant qu'il parierait un de ses yeux qu'entre Bel-Accueil et moi il y avait de louches accointances; le misérable parla si follement du fils de Courtoisie et de moi-même, que Jalousie, entendant ce menteur, s'éveilla pleine d'émoi et courut comme une folle vers Bel-Accueil, qui alors eût voulu être à Etampes ou à Meaux.

Jalousie fait une scène terrible à Bel-Accueil, qui s'enfuit, ainsi qu'Amant. Honte s'excuse humblement et promet de mieux garder Bel-Accueil; mais Jalousie intraitable, déclare qu'elle va l'enfermer dans une tour et mettre les roses à l'abri derrière de hautes murailles. Peur échange avec Honte, sa cousine, ses doléances. Toutes deux vont faire de violents reproches à Danger qui bouche tous les trous de la haie et promet d'être désormais le plus vigilant des gardiens. Mais Jalousie ne se laisse pas attendrir.

Désormais il est temps que je vous dise ce que fit Jalousie la soupçonneuse. Dans le pays il n'est maçon ni terrassier qu'elle ne mande. Pour commencer, elle fait creuser des fossés autour des rosiers. Ils coûteront cher, car ils sont larges et profonds.

Le long de ces fossés, les maçons élèvent un mur en pierre de taille, non pas sur un terrain mouvant, mais sur le roc. Les fondations montent en se rétrécissant, ce qui fait le travail plus solide. Le mur est de bonne forme, bien carré. Chacun des côtés a cent toises; et il est aussi long que large. Les tourelles, richement crénelées, sont côte à côte; il y en a quatre, une à chacun des coins. Et il y a aussi quatre grands portails, dont les murs sont épais et hauts; il y en a un par devant, un derrière et un de chaque côté, qui ne craignent nul coup de pierrière. Les portails ont de bonnes portes coulisses, pour faire dépit à ceux du dehors ou pour les prendre et les retenir, s'ils osaient s'avancer.

Tout au milieu de l'enclos ils font une tour; ceux qui l'ont faite étaient passés maîtres ! On n'en peut pas voir de plus belle, tant elle est grande, large et haute. De quelque engin qu'on les attaque, les murs ne s'écrouleront pas, car le mortier

a été fait de chaux vive et de vinaigre. La pierre dont on a fait les fondations était de la roche, dure comme aimant; la tour, bien ronde, était aussi belle que possible, et, au dedans, bien agencée. Dehors, elle était enclose tout autour de palissades; c'est entre la tour et la clôture qu'étaient plantés les rosiers, nombreux et couverts de roses. A l'intérieur de la forteresse il y avait des engins de toutes sortes : balistes à lancer des pierres, mangonneaux que vous eussiez pu voir dépasser les murs crénelés. De tous côtés étaient ménagées des meurtrières pour les arbalètes à tour, contre lesquelles nulle armure ne peut tenir. Il agirait bien follement, celui qui s'approcherait des murs ! Hors des fossés se trouve une autre enceinte de murailles plus basses et de barrières qui, en cas de bataille, arrêteront les chevaux.

Jalousie a mis une garnison dans cette forteresse : Danger, qui a sous ses ordres trente sergents, a la clef de la porte de

l'orient; Honte garde la porte du midi; elle aussi a de nombreux sergents prêts à lui obéir. Une autre porte, qui ouvre à gauche, au vent de bise, sera fermée à serrure, et rarement ouverte, car elle est gardée par Peur, qui n'est jamais tranquille; si elle entend le vent braire, ou si elle aperçoit deux sauterelles, la voilà prise de panique. Male-Bouche, que Dieu maudisse ! garde la porte de derrière avec les soudoyers de Normandie; et sachez qu'il va et vient à son gré de l'une à l'autre porte, car c'est lui qui est chargé de faire le guet la nuit. Vers le soir il monte aux créneaux; il accorde ses instruments, chalumeaux, cors et buisines; parfois il chante des lais et descorts, ou bien, sur les pipeaux de Cornouailles, il trouve quelque son nouveau; d'autre fois il joue de la flûte, et il s'en va chantant contre les femmes de vilaines chansons... Male-Bouche, qui n'épargne personne, découvre en chacune quelque tare.

X

Lamentations d'Amant.

Et Bel-Accueil est en prison dans la tour, dont la porte est si bien barrée qu'il n'en peut sortir par aucun moyen. Une vieille, que Dieu honnisse ! est près de lui, et n'a pas d'autre métier que de l'épier. Ni par signes ni autrement nul ne la pourrait tromper; il n'est pas de ruse qu'elle ne connaisse, car des biens et des maux qu'Amour départ à ceux qui le servent, au temps de sa jeunesse, elle avait bien eu sa part. Bel-Accueil, qui la redoute, se tait et se tient coi; il ne faut pas qu'elle aperçoive en lui rien de suspect, elle qui connaît toute la vieille danse !

Après que Jalousie se fut saisie de Bel-Accueil et l'eut fait emmurer, voyant son château si fort, elle se rassura complètement. Désormais elle n'a pas à craindre que quelque larron lui vole boutons et

roses; les rosiers sont trop bien enfermés : qu'elle veille ou qu'elle dorme, elle est tranquille. Mais moi qui suis dehors, je suis dans le deuil et le chagrin. Celui qui verrait quelle vie je mène aurait de moi grand'pitié ! Aujourd'hui Amour me vendit bien cher les biens qu'il m'avait prêtés; je croyais les avoir payés déjà, mais derechef il me les vend; car, à cause de la joie que j'ai perdue, me voilà à plus grand méchef que jamais. Je ressemble au paysan qui, ayant jeté en terre sa semence, se réjouit de la voir en herbe, belle et drue; mais avant le temps de la récolte, lorsque l'épi fleurit, un mauvais nuage se lève et tue le grain dans la fleur, enlevant ainsi au pauvre homme l'espérance, qu'il avait eue trop tôt. Je crains d'avoir perdu, moi aussi, mon espérance et mon attente : Amour me favorisait tellement que j'avais quelques privautés de Bel-Accueil; il semblait prêt à exaucer mes désirs; mais Amour est si inconstant que, lorsque je

croyais être à mon but, en une heure il m'a tout enlevé. C'est ainsi qu'agit Fortune quand elle met au cœur des gens la tristesse et peu après les caresse et les flatte. Une heure elle rit, une autre elle est morne; sa roue tourne, et, capricieuse, elle met au sommet celui qui était au plus bas, et renverse dans la boue celui qui était en haut. Et moi, je suis celui qui est jeté à terre ! C'est pour mon malheur que je vis les fossés et les murs que je ne puis passer.

Je n'ai plus de joie depuis que Bel-Accueil est en prison, car mon bonheur était en lui et en la rose, qui, elle aussi, est enfermée. Si Amour veut que je guérisse, il faudra qu'il tire de là Bel-Accueil, car d'un autre je ne puis avoir honneur ni joie, ni santé ni bien. Ah ! Bel-Accueil, beau doux ami, si vous êtes mis en prison, du moins gardez-moi votre cœur, et ne souffrez à aucun prix que Jalousie la sauvage enchaîne votre cœur comme elle a fait le corps ! Si elle vous maltraite, au moins gardez mal-

gré elle, dans votre poitrine, un cœur de fer.

Si le corps reste en prison, que du moins le cœur m'aime : les mauvais traitements n'empêcheront pas un cœur noble d'aimer. Si Jalousie est dure pour vous, si elle vous tourmente, à votre tour tenez-lui rigueur; de ses rigueurs, vengez-vous, au moins dans votre pensée, puisque vous ne pouvez autrement. Si vous faites ainsi, je me déclarerai satisfait; mais je crains que vous ne le fassiez pas, car peut-être vous me savez mauvais gré d'avoir été, par ma faute, mis en prison. Cependant je n'ai rien à me reprocher, car jamais je n'ai révélé ce qu'il était bon de taire et plus que vous je souffre de votre infortune, car j'en porte la peine, plus qu'on ne peut dire. Je ne sais pas ce qui se passe, mais j'ai peur que vous ne m'ayez oublié, et j'en ai, grand deuil. Jamais rien ne me consolera, si j'ai perdu votre amitié, car je n'ai confiance en nul autre.

DEUXIÈME PARTIE

par

JEAN DE MEUNG

XI

Suite des lamentations d'Amant.

Peut-être en effet l'ai-je perdue, et peu s'en faut que je ne désespère.

Désespérer ! Las ! non : jamais je ne désespérerai; car que vaudrais-je, si Espérance me manquait? Elle sera mon réconfort, car Amour m'a promis que, pour m'aider à supporter mes maux, elle ne

m'abandonnerait jamais. Cependant, sur quoi puis-je compter? Si elle est courtoise et débonnaire, elle ne peut donner nulle assurance. Elle se fait dame et maîtresse des amants, et les met en grande peine, car elle en déçoit beaucoup, en ne tenant pas ce qu'elle a promis. Là est le péril, si Dieu m'aide! car plus d'un amant, à cause d'elle, continuera à aimer et n'obtiendra pa la récompense. Puisqu'elle ne connaît pas l'avenir, comment se fier à ses promesses? C'est pourquoi il est fou celui qui s'y fie. Malgré ses beaux syllogismes on doit craindre de voir arriver le pire; car ils sont nombreux, ceux qu'elle a déçus. Et pourtant elle veut le bonheur de ceux qui s'attachent à elle; je suis fou d'avoir osé la blâmer! Cependant que me vaut sa bonne volonté, puisqu'elle ne me tire pas de peine? Elle ne peut rien, sinon promettre; et promesse sans don ne vaut pas grand'chose. Elle me laisse souffrir tant de misères, que nul n'en peut savoir

le nombre. Danger, Jalousie, Honte et Peur me tourmentent, ainsi que Malebouche, qui jette son venin et son poison sur ceux dont elle parle; sa langue fait d'eux des martyrs. Ils ont mis en prison Bel-Accueil, qui me protégeait. Si je ne le revois bientôt, je ne tarderai pas à mourir ! Une autre encore qui me tue, c'est la dégoûtante vieille, moussue, puante, qui le garde de si près qu'il n'ose lever les yeux sur personne.

Je n'ai pas eu une once de bon sens, mais au contraire j'ai fait grande folie quand j'ai fait hommage au dieu d'Amour. C'est dame Oiseuse qui me le fit faire : honnie soit-elle, pour avoir exaucé ma prière, en me faisant entrer dans le joli verger ! Si elle eût bien fait elle ne m'eût pas cru : on ne doit pas croire un fou la valeur d'une pomme. On doit le blâmer et le reprendre avant de lui laisser faire sa folie.

Me repentirai-je donc? Hélas ! Le fai-

sant, je serais un traître, un déloyal et me honnirais. Je serais la proie du diable ! Je trahirais mon seigneur, et aussi Bel-Accueil ! Faut-il que je l'abandonne, quand, pour m'avoir fait une grâce, il languit dans la tour de Jalousie? Mais me fit-il une grâce? Oui vraiment ! Une grâce plus grande qu'on n'eût pu croire, alors qu'il me fit passer la haie et baiser la rose ! De cela je ne puis lui savoir mauvais gré. S'il plaît à Dieu je ne me plaindrai ni de lui, ni du dieu d'Amour, ni d'Espérance, ni d'Oiseuse qui a été pour moi si aimable; car j'aurais tort si je me plaignais de leurs bienfaits. Il ne me reste donc qu'à m'offrir moi-même au martyre et attendre, en bon espoir, qu'Amour veuille bien me soulager.

Pendant les lamentations de l'Amant, Raison arrive et lui reproche de s'être mis sous le joug d'Amour, et cela sans savoir ce qu'il est. « Je le connais », dit l'Amant. « Point du tout, répond Raison, et je vais, moi, te le faire connaître.

XII

L'Amour, la Richesse et la grandeur mondaine.

Amour est une paix haineuse, Amour est une haine amoureuse; c'est loyauté déloyale, loyale déloyauté; c'est une peur rassurée, une espérance désespérée; c'est une raison furieuse, une furie raisonnable; c'est doux péril où on se noie; lourd fardeau léger à porter; c'est Charybde, périlleuse et aimable; c'est une langueur bien portante, une santé maladive; c'est une faim rassasiée, une richesse convoiteuse; c'est la soif toujours ivre, l'ivresse enivrée de soif; c'est fausse joie et tristesse joyeuse; c'est liesse courroucée; c'est doux mal et douceur mauvaise; c'est saveur mal savoureuse; c'est péché plein de pardon, pardon plein de

péché; c'est peine très joyeuse, c'est félonie pitoyable; c'est un jeu qui jamais n'est stable, un état trop ferme et trop mouvant; c'est une force infirme, c'est une infirmité forte dont l'effort ébranle tout; c'est un sens fou, une sage folie, un bonheur triste et gai, c'est un ris plein de larmes, c'est un repos laborieux, c'est un doux enfer, un paradis douloureux; c'est une prison douce au prisonnier, un printemps froid comme l'hiver; c'est une teigne qui n'épargne personne; Amour se vêt de bure aussi bien que de pourpre, car les amourettes naissent sous la bure comme sous le drap fin; nul n'est de si haut lignage, nul n'est si fort ni de si grand sens ni si hardi, qu'il ne soit dompté par Amour.....

Si tu veux guérir de cette rage, le seul remède est la fuite. Si tu le suis, il te fuira; si tu le fuis, il te suivra.

Longtemps Raison continue à prêcher de la sorte et à invectiver contre Amour. Irrité, Amant lui de-

mande si, pour la contenter, il faut haïr tout le monde. « Point », répond Raison; et elle lui fait longuement l'éloge de l'amitié. Le véritable ami, dit-elle, aime toujours; les faux amis sont ceux qui s'attachent à votre fortune, et non à votre personne : ce qui la conduit à vitupérer l'avarice.

C'est faire grand tort aux richesses que de leur enlever leur nature. Leur nature est qu'elles doivent courir, pour aider et secourir les gens, sans être prêtées à usure; c'est pour cela que Dieu les a faites; et maintenant on les a mises en prison. Mais les richesses, dont le destin était de circuler, se vengent avec honneur de tels hôtes, car elles les traînent derrière elles sans nul ménagement; elles leur percent le cœur de trois glaives : le premier est le mal qu'ils ont pour les acquérir; le second, qui leur serre le cœur, c'est la crainte qu'on ne les leur vole quand ils les ont amassées, crainte qui ne les quitte jamais; le troisième, c'est le chagrin de les laisser. Comme je te l'ai dit tout à l'heure, par leurs richesses ils sont cruellement déçus.

Ainsi Richesse se venge, en dame et reine, des esclaves qui la tiennent enclose; elle se repose et se tient en paix, et fait veiller et peiner ces misérables. Elle les tient de si court et les dompte tellement qu'ils en ont la honte, le tourment et le dommage, tandis qu'elle en a l'honneur; et ils souffrent à son service. Ce n'est pas profit que de la garder, au moins pour celui qui la garde : mais, sans faute, elle restera à quelque autre, quand mourra celui qui n'osait pas la faire circuler. Les hommes vaillants l'assaillent, la chevauchent, la pourchassent et la frappent tellement de l'éperon qu'ils en jouissent et s'en ébattent à cause de leur cœur qui est largement ouvert. Ils imitent Dédale, qui fit des ailes à Icare, quand, par adresse et non par coutume, ils prirent ensemble la voie des airs; ceux-ci font de même à Richesse, car ils lui font des ailes pour voler; ils se laisseraient plutôt estropier que de ne pas en tirer

louange et profit. Ils ne veulent pas être accusés de se soumettre à la convoiteuse Avarice : mais de l'argent ils font de grandes courtoisies, et c'est pourquoi leurs prouesses sont prisées et célébrées de toutes parts; leur vertu en surabonde, et ils plaisent à Dieu par leur cœur large et charitable; car autant Avarice répugne à Dieu qui, lorsqu'il eut créé le monde, le combla de biens, autant lui plaît Largesse, la courtoise, la bienfaisante. Dieu hait les ladres et les avares et les damne comme idolâtres. ces misérables serfs, toujours craintifs.

Ils croient et disent qu'ils ne s'attachent aux richesses que pour être tranquilles et vivre heureux : mais, ô douces richesses mortelles, dites, êtes-vous ainsi faites, que vous rendiez heureux les gens qui vous ont emmurées? Plus ils vous amasseront, plus ils trembleront; et comment serait-il heureux, celui qui n'est pas en

sûreté? Si la sécurité lui manque, d'où lui viendra le bonheur?

Quelqu'un qui m'entendrait parler ainsi pourrait, pour me réfuter, m'opposer l'exemple de ces rois qui mettent leur gloire à s'entourer de gens d'armes, en ont jusqu'à cinq cents, ou même cinq mille : on a coutume de dire qu'ils le font par hardiesse; mais Dieu sait que c'est tout le contraire, et que c'est Peur qui les fait agir ainsi et toujours les tourmente. Un ribaud de grève pourrait aller seul, en toute sûreté, et danser devant les voleurs sans les craindre, mieux que le roi dans sa robe de vair, portât-il avec lui son trésor d'argent et de pierres précieuses; chaque larron en prendrait sa part, ils lui enléveraient tout ce qu'il porte, et peut-être voudraient-ils le tuer. Oui, je le crois : avant d'avoir pu bouger de là, il serait tué, car les larrons craindraient que, s'ils le laissaient échapper, il les fît arrêter

et pendre par sa force. Par sa force? Non, mais par ses serviteurs, car sa force à lui ne vaut pas deux pommes, comparée à celle d'un ribaud au cœur hardi.

Par ses serviteurs? Non, par ma foi, je ne parle pas comme il faut : vraiment ils ne sont pas à lui, quelque pouvoir qu'il ait sur eux. Pouvoir? Non. Mais service, car il doit leur laisser leur liberté; ils s'appartiennent, car, quand il leur plaira, ils enlèveront au roi leur aide; lui, dès que ses hommes le voudront, restera seul : car ni leurs personnes, ni leur force, ni leur vaillance, ne sont à lui, il n'y a aucun droit; ce droit, Nature le lui a refusé.

Raison prêche ensuite l'amour du prochain ; si tout le monde s'aimait, la justice n'aurait rien à faire. Elle offre à Amant de devenir sa dame; mais pour cela il faut renoncer non seulement au dieu d'Amour, mais à Fortune, cette inconstante à laquelle il est si dangereux de se fier. Elle raconte l'histoire de ceux qu'a déçus Fortune : Néron, Crésus, Mainfroi de Sicile. Amant refuse l'offre de Raison; il ne renoncera ni au dieu d'Amour, auquel il a fait hommage, ni à la rose. Là-dessus Raison le quitte.

Il se souvient alors d'Ami qui jadis lui fut secourable. Celui-ci arrive et Amant lui conte ses peines. En un long discours, Ami exhorte Amant à rester fidèle au dieu d'Amour; il lui conseille de gagner ses ennemis par la flatterie, et de pleurer pour les attendrir. Qu'il ait aussi recours aux présents ; peut-être gagnera-t-il, par ces moyens, les geôliers de Bel-Accueil. Contre Male-Bouche qui est un traître, tout est permis, même la trahison. Ami connaît un moyen d'abattre la forteresse où est enfermé Bel-Accueil. Il faut prendre le chemin de Trop-Donner, qui fut fait par Folle-Largesse. Mais Ami ne peut pas s'engager dans cette voie, car Pauvreté l'en empêche. Choir en Pauvreté est la pire des choses; Ami le sait par expérience et conseille à Amant de s'en garder. Ami a trop écouté Folle-Largesse. Quand il fut tombé au pouvoir de Pauvreté, tous ses amis l'abandonnèrent, sauf un, l'ami véritable, qui n'est autre qu'Amant lui-même.

Ami fait l'éloge de l'âge d'or; sans travail, en ce temps-là, l'homme vivait mieux qu'aujourd'hui; il mangeait les fruits sauvages, il dormait sur l'herbe, menait une vie très simple, mais joyeuse. On ne voyait pas comme à présent de mauvais ménages, où la femme est frivole, le mari jaloux.

XIII

Les mal mariés.
Condamnation du mariage.

Quand le mari croit bon de battre sa femme, quand il lui dit qu'elle est nice et folle de tant aimer la danse et de hanter les jolis jeunes gens, il lui fait mener telle vie que bon amour ne peut durer. Alors, ils se font l'un à l'autre mille misères, lui voulant être maître de sa femme, tant de sa personne que de son bien : « Vous êtes, lui dit-il, trop légère, vous avez des façons trop folles; dès que je vais à mon travail, aussitôt vous allez danser, vous chantez comme sirène et menez si joyeuse vie que ce semble dévergondage : Dieu vous envoie mille maux ! Et si je m'en vais en Frise

ou à Rome, vendre notre marchandise, tout à coup vous devenez si élégante et coquette que chacun en jase bien assez pour me renseigner; et si quelqu'un vous demande pourquoi on vous voit si bien mise partout où vous allez, je connais votre réponse : « Hari, hari ! C'est pour l'amour de mon mari ». Pour moi, pauvre diable, qui s'inquiète de savoir si je tisse ou si je forge, de savoir si je suis mort ou vif? On devrait m'appliquer une vessie de mouton à la figure. Certes, si je ne vous châtie pas, je ne vaux pas un bouton ! Vous me faites une belle réputation, quand vous parlez de la sorte ! Chacun sait bien que vous mentez. Pour moi, pauvre homme, pour moi? J'ai fourré mes mains dans de vilains gants, et me suis cruellement déçu, quand je vous ai épousée. C'est pour moi, dites-vous, que vous vous attifez et menez pareille vie? Qui pensez-vous tromper? Vous savez bien que je ne puis pas voir

ces beaux atours, que viennent admirer ces ribauds affriolés et pétillants, qui se pressent à vos côtés et vous suivent au long des rues. Pour qui parez-vous ces châtaignes? Qui peut me faire plus de misères? Vous faites de moi chape à pluie!.....

.....

Et ce joli bachelier, Robichonnet couronné de verdure, qui vient si vite à votre appeau, avez-vous avec lui terre à partager? Vous ne pouvez vous séparer de lui. Toujours vous caquetez ensemble; qu'avez-vous donc tant à vous dire? Vous me faites rager par votre folle conduite. Par ce Dieu qui ne ment pas, si jamais vous lui parlez, vous en aurez le visage pâli, ou, au contraire, plus noir que mûre; car, des coups, si Dieu m'aide, je vous en donnerai tant par ce visage qui semble si plaisant à ces freluquets, que vous vous tiendrez coite et vous tairez. Jamais plus vous ne sor-

tirez sans moi; en bons anneaux de fer vous serez rivée, et vous me servirez à la maison. N'est-ce pas pour me servir que je vous ai prise? Pensez-vous mériter mon amour, en fréquentant ces sales ribauds, d'humeur folâtre comme est la vôtre? Vous êtes une mauvaise femme en qui je ne puis avoir nulle confiance. C'est le diable en personne qui m'a fait faire ce mariage !

Ami raconte l'histoire de Lucrèce, et affirme qu'il n'est plus de femme comme celle-là. Il cite Juvénal, pour qui trouver une femme honnête est un événement miraculeux. Mieux vaut aller se pendre que prendre femme. Le mariage est chose funeste, car souvent il aigrit le caractère et tue l'amour.

Amour ne peut durer qu'en un cœur libre : c'est pourquoi on peut voir chez ceux qui d'abord s'étaient aimés et se sont épousés par la suite que rarement bon amour puisse tenir. En effet le mari, alors qu'il aimait d'amour sa belle, il se disait son serviteur; et maintenant, il se dit le maître de celle-là même qu'il appelait sa dame, alors qu'elle était

aimée. — Aimée? — Oui certes. — Et comment? — Au point que si elle commandait : « Ami, sautez ! » ou bien : « Donnez-moi telle chose », il la lui donnait aussitôt, ou sans hésiter sautait. Même sans qu'elle eût rien dit, il eût sauté pour l'amuser; car son plaisir était de lui faire, à elle, plaisir. Mais comme je vous l'ai dit, quand ensuite ils se sont épousés, la roue tourna tant et si bien, que celui qui servait se fait servir, et, comme si elle était son esclave, il la tient de court et lui demande des comptes. Alors elle se trouve à plaindre de se voir contrecarrée en toutes choses; et de sentir qu'elle a sans cesse sur les épaules, surveillant incommode, celui qu'elle croyait le meilleur qu'on pût trouver en ce monde, et qui maintenant la nargue. Qu'ils sont changés, les dés! Si différents, qu'elle ne peut plus jouer; comment serait-elle contente? Si elle n'obéit pas, il se courrouce et l'injurie

et elle grommelle : les voilà tout à fait en colère, et par la colère rendus ennemis !

Ami, revenant à l'amour des richesses, lui attribue tous les maux de l'humanité. L'or ayant corrompu les hommes, ils ne songèrent plus qu'à se voler, se tromper les uns les autres. Longtemps régna le droit du plus fort. Enfin, las de l'anarchie, ils cherchèrent quelqu'un qui pût réprimer le désordre.

XIV

Origine de la Royauté.

Alors entre eux ils élirent un grand vilain, de tous le mieux charpenté, le plus grand et le plus membru, et le firent prince et seigneur, Il jura de maintenir leurs droits et de défendre leurs huttes, à condition que chacun lui donnât assez de biens pour qu'il pût vivre. Aussitôt ils lui accordèrent ce qu'il demandait; et bien longtemps il tint cette charge. Mais les larrons pleins de malice, le voyant seul, maintes fois se réunirent pour le battre et lui enlever ses biens. Alors le peuple s'assembla de nouveau, et ils durent se cotiser pour lui fournir une garde, des rentes et des terres; et ce fut là l'origine des principautés terriennes, ainsi que nous le raconte l'histoire que les anciens écrivirent; par ces écrits, dont nous devons les louer

et remercier, nous connaissons les choses d'autrefois. Alors les princes amassèrent des trésors de pierres précieuses, d'or et d'argent, dont ils forgèrent monnaies et vaisselles, anneaux, fermoirs, boutons, ceintures; ils se firent des armes de fer, façonnèrent couteaux, épées, guisarmes, glaives et cottes de maille, pour faire à leurs voisins la guerre. Enfin ils se construisirent des châteaux forts, entourés de murs et de retranchements; ils eurent de grands palais, dans lesquels ils assemblaient et gardaient leurs trésors; car ils tremblaient pour ces richesses qu'on aurait pu leur enlever. De cela les malheurs du pauvre peuple furent accrus, et il n'eut plus rien d'assuré; car ce qui auparavant était commun à tous, comme le soleil et le vent, chacun s'attachant aux richesses, voulut, par convoitise, se l'approprier : de ceux-là, un seul a plus de richesses que vingt autres; et cela ne vient pas de bonté de cœur !

XV

Qui étaient les deux Auteurs du Roman.

Ami s'intéresse peu à ces « vileins gloutons » ; mais il a pitié des dames qui sont leurs victimes. Il conseille à un bon amant la plus grande indulgence à leur égard ; qu'il se garde de rendre jalouse son amie ; qu'il soit très discret. Il y a très peu de femmes fidèles : mais la rose est un trésor qui fera un jour le bonheur d'Amant.

Celui-ci est réconforté par le discours d'Ami. Il se dirige, par les prés en fleurs, du côté du château où est enfermé Bel-Accueil. Il rencontre Richesse, à laquelle il demande son aide ; mais elle le repousse durement. Il s'en va tout triste ; mais dieu d'Amour lui apparaît ; il lui fait réciter ses commandements. Satisfait, le dieu appelle ses barons, qui feront le siège de la forteresse et délivreront Bel-Accueil. Les barons étant assemblés, il les harangue en ces termes.

Je vous ai mandés, dit-il, pour combattre Jalousie, qui martyrise nos amants ; elle a élevé ce château fort, ce dont j'ai le cœur gravement blessé. Elle l'a muni de

telles défenses qu'il faudra lutter longtemps avant d'arriver à le prendre; j'en ai grand'peine à cause de Bel-Accueil qu'elle y a enfermé, lui qui servait si bien nos amis ! S'il n'en sort pas, je suis en mauvais point !

« A la mort de Tibulle, j'ai brisé mes flèches, cassé mon arc, déchiré mon carquois; dans mon angoisse j'ai traîné sur son tombeau mes pauvres ailes toutes rompues, tellement, de douleur, je les avais battues l'une contre l'autre. Pour cette mort, ma mère aussi pleura; à nos pleurs il n'y eut ni frein ni bride. Gallus, Catulle et Ovide, qui surent si bien parler d'amour, nous seraient bien utiles, mais chacun d'eux est mort et pourri.

« Et voici Guillaume de Lorris, à qui Jalousie, son ennemie déclarée, cause tant d'angoisse que, si je ne viens pas à son aide, il est en péril de mort ! Ce serait pour moi un grand deuil de perdre un tel serviteur. Un ami si sage, qui m'a si bien

servi, mérite que pour lui je m'efforce de briser les murs de ce château-fort.

« Il fera pour moi plus encore, car, pour mériter mes faveurs, il commencera le beau roman où tous mes commandements seront énoncés; et il le poussera jusqu'au point où il fera dire à Bel-Accueil : « Je « ne sais ce qui se passe, mais j'ai peur « que vous ne m'ayez oublié, et j'en ai « grand deuil; jamais rien ne me consolera « si j'ai perdu votre amitié; car je n'ai « confiance en nul autre ». Ici s'arrêtera Guillaume : puisse son tombeau être plein de baume, d'encens, d'aloès et de myrrhe, car il m'a bien loué et servi. Alors viendra Jean Chopinel, au corps alerte, au cœur joli, qui naîtra à Meung-sur-Loire, et qui toute sa vie, à jeun ou rassasié, me servira sans avarice et sans envie. Il sera si sage qu'il ne fera aucun cas de Raison; cette Raison qui déteste mes parfums, plus doux que baume. S'il advient qu'il se trompe en quelque chose, — car il n'est

pas d'homme qui ne pèche — son cœur sera si tendre envers moi que toujours, s'il se sent en faute, du moins à la fin il se repentira. Jamais il ne voudra me tromper. Celui-là aura notre roman si cher qu'il voudra le finir, s'il en a le temps et le moyen. Donc, quand Guillaume cessera d'écrire, Jean continuera — sans mentir, quarante ans étant passés depuis la mort de Guillaume — et, dans sa crainte d'avoir perdu la bienveillance de Bel-Accueil, il dira : « Peut-être en effet l'ai-je perdue et peu s'en faut que je ne désespère », et d'autres paroles folles ou sages, jusqu'à ce qu'il ait cueilli la belle rose vermeille sur la verte branche, et que, le jour s'étant levé, il s'éveille. Puis il voudra exposer la chose si clairement que rien n'en demeurera caché[1]... Je le revêtirai de mes ailes et lui chanterai de telles notes que sorti d'enfance et endoctriné de ma doctrine, il flûtera mes paroles, selon le langage de France, par les carrefours et les écoles,

dans tout le royaume; et ceux qui les entendront ne risqueront pas de mourir du mal d'amour. Il en dira tant et tant qu'il conviendra d'appeler son livre *Le Miroir aux amoureux*.

Mais ce dont il s'agit c'est de faire la guerre à Jalousie et de délivrer Bel-Accueil. Les barons promettent leur concours, sauf Richesse, qui en veut à Amant de n'avoir pas su s'enrichir. Ils dressent un plan d'attaque, et conseillent d'appeler Vénus, qui serait d'un grand secours.

Le dieu d'Amour promet que sa mère viendra si on l'appelle. Il jure de se venger de Richesse, qui les abandonne, en pressurant et ruinant les riches. Il est, lui, le dieu des pauvres, car ce sont les pauvres qui savent aimer. Les barons lui assurent que les dames l'aideront puissamment dans cette entreprise; il n'y aura pas de fortune qui puisse tenir contre elles. Ils font remarquer que Faux-Semblant, pour ce genre de travail, serait aussi un très utile auxiliaire, et le dieu d'Amour consent à l'employer. Faux-Semblant accourt. Mais avant de l'employer, le dieu veut savoir qui il est.

XVI

Confession de Faux-Semblant.

Qui veut connaître Faux-Semblant, qu'il le cherche, soit au cloître, soit dans le siècle. Je ne reste jamais qu'en ces deux endroits, mais plus souvent dans l'un que dans l'autre. En un mot. je m'installe surtout là où je puis le mieux me cacher; et la cachette la plus sûre est le plus humble vêtement. Les religieux sont fort couverts, les séculiers le sont moins. Cependant je ne veux ni blâmer ni diffamer nul ordre religieux, en quelque habit que je le trouve; si je rencontre un ordre humble et loyal, je ne le blâmerai point, mais je ne l'aimerai pas non plus.

« Je parle des faux religieux, félons et mauvais, qui ont pris l'habit de religion

sans dompter leur cœur. Les vrais religieux sont doux et sans orgueil; vous n'en verrez aucun qui soit arrogant; tous veulent vivre dans l'humilité. Avec ceux-là je ne resterai pas; ou si j'y reste, je dissimulerai. Peut-être prendrai-je leur robe : mais je me laisserais pendre plutôt que d'oublier mon dessein, quelque figure que je fasse. Je reste avec les orgueilleux, les rusés, les astucieux, qui convoitent les honneurs mondains, traitent les grandes affaires, cherchent les bénéfices, et s'accrochent aux gens puissants. Ils se font pauvres, mais ils se nourrissent des meilleurs, des plus délicats morceaux et boivent des vins précieux; ils vont prêchant la pauvreté, mais pêchent à pleins filets les grandes richesses. Par mon chef, cela finira mal ! Ils ne sont ni purs ni religieux; ils se servent d'un argument dont la conclusion est honteuse : « Celui-ci a l'habit de religion, donc il est religieux ». Cet argument est faux, il ne vaut pas un couteau

de troëne ! L'habit ne fait pas le moine. Pour moi, en quelque lieu que j'aille, je ne cherche qu'à tromper. De même que Tibert le chat ne pense qu'aux rats et aux souris, moi je ne pense qu'à la fraude. Ce n'est certes pas mon habit qui vous dira avec quels gens je vis; vous ne le saurez pas non plus par mes paroles, toujours simples et douces; mais si vous n'avez pas les yeux crevés, regardez les œuvres : car ces gens-là ne font pas ce qu'ils disent, ils vous trompent, quelque robe qu'ils aient, de quelque état qu'ils soient, clerc ou laïque, homme ou femme, seigneur, valet, servante ou dame... Isengrin aurait beau s'affubler de la toison de sire Belin, croyez-vous qu'il en dévorerait moins les brebis?

S'il y a beaucoup de ces louveteaux parmi les nouveaux apôtres, tu es, ô Eglise, bien mal lotie ! Si ta cité est attaquée par les chevaliers même de ta table, si ceux-là s'efforcent de s'en emparer que tu as chargés de la défendre, elle est, certes,

bien malade... De jour, ils garnissent les murs, mais, la nuit venue, ils les minent. Enracine ailleurs les jeunes plantes dont tu attends du fruit : car de ceux-là tu ne dois rien espérer.

.....

« Je sais parfaitement changer d'habit, prendre l'un, puis l'autre; tantôt je suis chevalier, tantôt moine; je suis chanoine, je suis prélat; une heure je suis clerc, l'autre je suis prêtre, tantôt maître et tantôt disciple, tantôt forestier, tantôt châtelain; bref, je puis faire tous les métiers. Je suis prince, je suis page; je parle toutes les langues; un jour vieux et chenu, le lendemain, de nouveau, jeune. Je suis Robert, je suis Robin; tantôt jacobin, tantôt cordelier. Pour plaire à ma compagne, qui me tient joyeuse compagnie — c'est dame Contrainte-Abstinence, — je me déguise d'autre sorte. Parfois je prends un vêtement de femme, tantôt dame, tantôt domoiselle, religieuse, nonne, abbesse ou

novice; je vais en tous pays, faisant le tour de tous les ordres, mais, sans mentir ! de la religion je prends la paille en laissant le grain. C'est pour tromper les gens que j'ai pris sa livrée et d'elle je ne veux autre chose. Que vous dirai-je? Je me déguise comme il me plaît; je sais chanter maints airs, et de mes paroles à mes actes il y a loin. »

Ici Faux-Semblant voulut se taire; mais Amour ne semblait pas ennuyé de l'entendre et, au contraire, lui demanda de continuer :

« Dis-nous donc plus exactement comment tu pratiques la déloyauté. N'aie pas de fausse honte : si j'en crois ton habit, tu es saint ermite.

— C'est vrai : mais je suis hypocrite.

— Toujours tu prêches l'abstinence.

— D'accord : mais je m'emplis le ventre de bons morceaux et de bons vins, comme il convient aux gens d'église.

— Toujours tu prêches la pauvreté.

— Sans doute, mais je suis fort riche, et tout en me feignant pauvre, je méprise les pauvres. Quand je vois ces truands tout nus trembler de froid, hurler de faim sur leurs fumiers fétides, je ne me mêle pas de leurs affaires. Si on les porte à l'Hôtel-Dieu, ce n'est pas par moi qu'ils seront reconfortés, car que me donneraient-ils, s'ils n'ont pas la valeur d'un os de seiche? Que peut-il donner, celui qui lèche son couteau? Mais l'agréable et bonne visite, c'est celle du riche usurier malade; c'est celui-là que je vais consoler, car j'y gagne de bons deniers; et quand la malemort le prend, je le conduis jusqu'à sa fosse. Et si quelqu'un me reproche de ne pas assez m'occuper des pauvres, savez-vous comment je m'en tire? Je fais entendre que le riche, ayant péché plus que le pauvre, a plus que celui-ci besoin de conseil : et c'est pourquoi je lui prodigue les miens. »

Jésus-Christ et ses disciples ne mendiaient pas.

L'homme valide qui vit d'aumônes vole le bien des pauvres et mange sa propre condamnation. Saint Paul enjoignait aux apôtres de travailler, il ne voulait pas que l'on vendît l'Evangile. Les cas où la mendicité est licite ont été clairement déterminés par un savant maître[1] qu'Hypocrisie a fait exiler.

Si nous avons palais et trésors, il ne faut pas s'en étonner : en effet, prétextant le salut des âmes, nous persuadons aux riches que leurs curés sont des ânes et ils nous prennent pour confesseurs, ce qui nous permet d'entrer dans tous leurs secrets. Notre force est faite de notre solidarité : quand l'un de nous a fait quelque bien, fût-il feint, nous nous l'attribuons tous.

Conciliateurs, arrangeurs de mariages, exécuteurs testamentaires, procureurs, messagers, enquêteurs, voilà nos métiers : voilà nos métiers préférés. Des vices les plus infâmes nous absolvons les pécheurs, à condition qu'ils plaident leur cause à coups de friands morceaux : sinon, à la corde, à la potence.

Récemment nous avons été sur le point de triompher : nous avons failli, par un Evangile nouveau[2] ruiner la chrétienté : mais, hélas ! l'Université faisait bonne garde. Nous prendrons notre revanche quand règnera l'Antéchrist[3] ».

Le dieu, en entendant ces mauvais propos, sourit, et chacun de s'écrier : « Voilà vraiment un bon ser-

1. Guillaume de Saint-Amand, dans son livre *Des Périls des derniers temps*, dont Jean de Meung traduit ici plusieurs passages.

2. Le livre de l'*Evangile éternel* de Joachim de Flore, que la Papauté condamna très mollement, parce que les Frères mineurs passaient pour lui être favorables.

3. Il est dit un peu plus loin (14743) qu'Antécrist sera leur fils et qu'il ne tardera pas à naître.

gent ! » — « Au moins, dit le dieu, me seras-tu fidèle, à moi ? » Question naïve ! On ne peut, sans l'écorcher, ôter le loup de sa peau. Voilà donc Faux-Semblant embauché, sans promesse ni caution.

Il se fait suivre de Contrainte-Abstinence, vêtue en béguine, portant patenôtres et psautier. Tous deux, déguisés en pèlerines, se présentent à Male-Bouche, à qui ils persuadent de se confesser. Male-Bouche s'agenouille, et les pèlerins, se jetant sur lui, l'étranglent, lui coupent la langue et jettent son corps dans un fossé. Ils brisent la porte restée sans gardien, entrent et égorgent les soudards normands, qui étaient ivres. Courtoisie et Largesse entrent à leur suite. Tous quatre vont trouver la vieille, et, par de belles paroles et des promesses, ils la décident à offrir de leur part à Bel-Accueil, un « chapel » de fleurs[1], que celui-ci accepte, avec plaisir mais non sans quelque crainte.

La vieille lui adresse alors un interminable discours (il occupe plus de deux mille vers), plein de répugnantes confidences sur sa vie passée et de cyniques conseils : tous les hommes étant perfides et ne cherchant qu'à tromper les femmes (exemples : Didon, Phillis, Œnone, Médée), il est légitime de les traiter de même; le devoir de la femme, tant qu'elle est jeune et belle, est de les « plumer ». Mais il y a la manière, qui est de n'en aimer aucun, de se promettre et de se refuser à tous[2]. Il ne faut à aucun prix sacrifier sa liberté fût-ce à Dieu même : on finit toujours par s'en repentir.

1. *Chapel* signifie au XIII^e siècle « couronne, guirlande ».

2. Ce passage est imité de très près du livre III de l'*Ars amatori* d'Ovide.

XVII

Le prix de la Liberté.

Quand l'oisillon du vert bocage est pris, et mis dans la volière, il est là dedans délicieusement nourri, et tant qu'il vivra, il chantera, à ce qu'il vous semble, gaîment : cependant il regrette ses bois touffus que sa nature lui fait aimer; il voudrait être sur les arbres. Quoi qu'on fasse pour le bien nourrir, toujours il y pense, et cherche à recouvrer sa liberté. A cause de l'ennui qui charge son cœur, il piétine sa pâture, et va de-ci de-là dans sa cage, cherchant avec angoisse fenêtre ou pertuis par où il puisse s'envoler vers le bois. Sachez que de même toutes femmes, qu'elles soient dames ou demoiselles, de quelque condition qu'elles soient, sont poussées

par leur nature à chercher par quels chemins, par quels sentiers elles pourraient retrouver leur liberté, à laquelle elles pensent toujours. De même je vous dis que l'homme entré en religion, s'il vient à le regretter, n'est pas loin de se pendre de douleur. Il se plaint et se désespère; tant est grand son désir de travailler à reconquérir la liberté perdue; car, en quelque lieu qu'on aille s'enfermer, la volonté ne se change pas comme on change un vêtement. C'est le poisson fou qui s'est glissé dans la gorge de la nasse, et qui, voulant en sortir, malgré lui; doit rester en prison : car de retourner en arrière, impossible ! Les autres poissons qui sont dehors accourent, et quand ils le voient ainsi tourner, croient qu'il se livre à de joyeux ébats, et voyant aussi qu'il y a là pas mal de nourriture, de celle qui plaît à chacun d'eux, tous volontiers y entreraient. Ils vont tout autour, et tant se trémoussent, et tant y heurtent et, tant y guettent, qu'ils

trouvent le trou et s'y précipitent. Mais quand ils sont entrés, qu'ils sont pris et retenus pour toujours, ils voudraient bien revenir en arrière, et ce n'est plus possible puisqu'ils sont pris mieux qu'au filet. Là, il leur faut vivre à grand deuil, jusqu'à ce que la mort les délivre.

Bel-Accueil consent à recevoir le varlet qui lui a envoyé le chapel de fleurs. La vieille, par une porte dérobée, introduit Amant dans la forteresse. Bel-Accueil et Doux-Regard semblant l'y encourager, il se prépare à cueillir la rose. Mais Danger, aidé de Honte et de Peur l'assaille à l'improviste, lui fait une longue mercuriale et enferme Bel-Accueil sous une triple paire de serrures. Alors Amant appelle à son secours les barons de l'ost, qui, eux aussi, avaient pénétré dans l'enceinte.

Ici Jean de Meung s'interrompt pour se disculper auprès des amoureux et des dames et faire connaître le but de son œuvre.

XVIII

L'Auteur présente son apologie.

A vous toutes, vaillantes femmes, que vous soyez dames ou damoiselles, amoureuses ou sans ami, je demande que, si vous trouvez ici paroles qui vous semblent mordantes, contre les mœurs des femmes, que vous ne m'en blâmiez pas, que vous ne diffamiez pas mon ouvrage, qui est fait tout entier pour instruire. Je n'y dis rien, et n'y dirai rien, ni par ivresse, ni par colère, ni par haine ni par envie, contre aucune femme; nul, s'il n'a le plus mauvais de tous les cœurs, ne doit médire de vous. Si j'ai mis ces mots dans mon écrit, c'est pour que nous et vous sachions ce que vous êtes, car il est bon de tout savoir.

D'ailleurs, honorables dames, s'il vous semble que je vous conte des fables, ne m'accusez pas pour cela de mensonge, mais prenez-vous en aux auteurs qui jadis ont écrit dans leurs livres les paroles que j'ai dites et celles que je dirai; si les prud'hommes qui composèrent les anciens livres n'ont pas menti, je ne puis, moi non plus, être coupable de mensonge. Tous sont de mon avis quand ils parlent des mœurs féminines : et cependant quand ils firent leurs livres, ils n'étaient ni ivres ni fous. Ils connaissaient les mœurs des femmes pour les avoir éprouvées; et tous ceux qui les éprouvèrent, en quelque temps que ce fût, les trouvèrent semblables. Vous devez donc m'absoudre, puisque je ne fais que répéter, sauf que j'ajoute un mot, comme font les poètes. Ainsi qu'en témoigne la lettre, tout leur désir est d'être agréable et utile.

Et s'il se trouve des gens qui se courroucent contre moi, et murmurent, par-

ce qu'ils se sentent touchés, en ce chapitre où je rapporte les paroles de Faux-Semblant; si, fâchés de ce que j'ai dit, ils se groupent pour m'attaquer, je proteste de toutes mes forces que jamais je n'ai voulu parler contre celui qui fait le bien, suivant notre sainte religion, de quelque robe qu'il se couvre.

Mais, quoique pécheur, je prends mon arc et le tends, et je fais voler ma flèche, sans but précis, pour blesser... Pour blesser, non ! Mais pour qu'on reconnaisse la gent maudite et déloyale, que Jésus appelle hypocrite; cette gent qui, pour sembler meilleure, ne mange la chair des bêtes en aucun temps, mais qui, avec les dents de la médisance et par venimeuse intention, mange les gens tout vifs. D'un autre but je ne fis jamais ma cible : c'est là que je veux qu'aillent mes traits. Sur eux je les lance à la volée; et si quelqu'un, de son plein gré, se met devant ma flèche, en dût-il mourir, ce n'est pas ma

faute, car je ne puis frapper celui qui, connaissant son état, se garde de ma flèche. Au reste, je ne dis rien, à mon escient, qui n'ait été écrit, ou prouvé par expérience, ou par raison ne puisse être prouvé. Et s'il se trouve ici quelque mot que Sainte Eglise désapprouve, je suis prêt à l'amender, si je puis suffire à l'amende.

Le combat s'engage sur toute la ligne. Après une vigoureuse résistance, les assaillants faiblissent : Amour obtient une trêve et envoie des messagers à sa mère ; celle-ci accourt de Cythéron sur un char attelé de six colombes ; elle ranime le courage des barons, qui jurent de vaincre, et la lutte reprend avec une ardeur nouvelle.

L'auteur, brusquement, nous transporte dans l'atelier de Nature.

XIX

La Forge de Nature.

Nature, soucieuse des choses qui sont encloses sous le ciel, était entrée dans sa forge, et mettait tout son soin à forger les pièces qui assurent aux espèces la perpétuité. Jamais Mort, quoi qu'elle fasse, n'anéantira celles-ci, car Nature la suit de si près, qu'elle peut bien, de sa massue, frapper chacune des pièces, mais non les détruire toutes à la fois : quand elle happe l'une par ci, l'autre s'échappe par là; quand elle a tué le père, reste le fils, la fille ou la mère, qui s'enfuient devant elle. Ceux-là, à leur tour, devront mourir, si rapide que soit leur fuite, rien n'y fera, ni vœux ni remèdes ! Nièces, neveux, cou-

sins fuiront pour éviter la Mort, si loin que leurs pieds les porteront; l'un fuira vers la carole, l'autre au moutier, l'autre à son commerce; celui-ci à l'école, celui là vers les arts qu'il a appris, cet autre à ce qui fait son plaisir, viandes et vins; d'autres, pour fuir plus vite et éviter que Mort les enfouisse, enfourchent leurs grands coursiers aux étriers dorés; l'un confie sa vie à une planche et fuit par mer; l'œil fixé sur les étoiles il dirige sa nef, ses voiles, ses avirons. L'autre, faisant vœu d'humilité, prend un manteau d'hypocrisie qui, tandis qu'il fuit, couvre ses pensers, jusqu'à ce qu'il se trahisse par ses œuvres.

Ainsi s'enfuient tous les vivants, pour échapper à la mort. Mais Mort, au visage livide, court après eux jusqu'à ce qu'elle les atteigne; ah ! quelle âpre poursuite ! Ils courent, et elle les suit dix ans ou vingt, trente ou quarante, cinquante, soixante, soixante-dix, même quatre-

vingts, quatre-vingt-dix, cent. Ce qu'elle attrape, elle le déchire; si quelques-uns la devancent, elle court jusqu'à ce qu'elle les ait tous en ses liens, malgré tous les guérisseurs. Les guérisseurs eux-mêmes ne lui échapperont pas. Si bons médecins qu'ils aient été, Hippocrate, Rasis, Constantin[1], Avicenne lui ont laissé leur peau... Ainsi Mort, jamais rassasiée, avidement engloutit les pièces; elle les suit tant par terre et par mer, qu'à la fin elle les enterre toutes...

1. Rhasès, médecin arabe du IXe siècle; Constantin, médecin carthaginois du XIe.

XX

Nature et Art : l'alchimie.

Mais Nature, douce et pitoyable, ne se lasse pas de marteler; sans cesse elle forge et renouvelle ses pièces, et produit de nouvelles formes, qu'elle marque de diverses empreintes; Art les prend pour modèle, lui qui ne peut créer de formes vraies; avec un soin jaloux il s'efforce d'imiter Nature, devant laquelle il est à genoux; il l'implore, comme un mendiant, pauvre de force et de science; il la prie de lui révéler ses secrets, pour qu'à son tour il puisse exactement reproduire, par son travail, toutes créatures. Comme singe, il la contrefait. Mais il a l'esprit si faible et nu que jamais il ne fera chose vivante, ni si naturelle qu'elle semble l'être. Chevaliers

armés pour la bataille, montant de beaux destriers, couverts d'armes de toutes couleurs, beaux oisillons dans la verdure, poissons de toutes rivières, bêtes sauvages, herbes, fleurettes, il peut figurer toutes ces choses; mais quelle que soit son adresse, jamais il ne les fera marcher, nager, remuer, sentir, vivre, parler.

Qu'il apprenne assez d'alchimie pour colorer les métaux et les allier entre eux, il se tuerait avant de parvenir à changer les espèces. S'il n'arrive pas à les ramener à leur première essence, il peut bien travailler toute sa vie, jamais il n'égalera Nature. Et s'il voulait prendre assez de peine pour les y ramener, il faudrait d'abord qu'il eût la science des proportions et divisât les diverses substances, pour obtenir l'élixir qui doit produire les formes nouvelles.

Et cependant, c'est chose certaine, Alchimie est art véritable : qui sagement l'étudierait, y trouverait grandes mer-

veilles. Quoi qu'il en soit des espèces, chaque pièce dont elles sont composées peuvent se transformer en tant de sortes que leur nature première leur sera enlevée, et qu'elles deviendront autres. Voyez comment les maîtres verriers font, par une épuration légère, naître, de la fougère, le verre et la cendre. Cependant le verre n'est pas fougère, et la fougère n'est pas verre. Parfois, au cours des orages, on peut voir une pierre tomber des nues, et pourtant jamais aucune pierre ne s'éleva dans les airs. Comment les nuages peuvent-ils produire une telle matière? Les savants seuls pourraient le dire.

Ainsi pourrait transformer les métaux, celui qui saurait enlever aux impurs leur impureté, les rétablir en leur forme première et les mélanger suivant leurs affinités; car ils sont tous d'une matière unique, cachée dans les entrailles de la terre et composés de soufre et de vif argent, comme les livres nous l'apprennent.

Celui-là donc ferait sa volonté des métaux, qui, à l'aide de teinture rouge ou blanche, saurait combiner ensemble les esprits et les faire entrer dans les corps, de manière qu'ils n'en pussent sortir; mais ceci n'arrive que quand les corps ont été bien épurés et le soufre privé de sa chaleur. C'est ainsi que les maîtres en alchimie, de l'argent fin font naître de l'or fin, en y ajoutant le poids et la couleur avec des choses qui ne leur coûtent guère; de l'or fin ils tirent des pierres précieuses, claires et vives; ils dépouillent de leurs formes d'autres métaux, et les changent en fin argent, à l'aide de liqueurs blanches, fines et pénétrantes.

Mais ces choses, ceux qui s'adonnent à la sophisterie n'y réussiront jamais; jamais ils n'égaleront Nature.

Nature, tout en forgeant, se sentait accablée d'une telle douleur qu'elle était tentée de renoncer à tout travail; elle se reprochait amèrement une erreur (la seule qu'elle eût commise), et qui consistait (nous le l'apprendrons que beaucoup plus loin), à avoir soumis à l'homme toutes les autres créatures.

Le Roman de la Rose (deuxième partie)

De cette erreur elle veut se confesser à son prêtre Génius.

Celui-ci y consent, mais avant de lui donner audience, il développe interminablement cette idée que le mari qui livre ses secrets à sa femme fait la pire des folies ; il se met en servitude, se lie les mains, se coupe la gorge : diatribe dont on n'aperçoit pas le lien avec ce qui précède, Nature n'ayant sollicité de Génius, qui au reste n'est pas son mari, aucune révélation.

XXI

Ne confiez pas vos secrets aux femmes.

« Beaux seigneurs, si vous aimez vos âmes et vos corps, gardez-vous des femmes ! ou du moins ne commettez pas cette faute, de leur découvrir les secrets cachés dans vos cœurs. Fuyez, fuyez, fuyez, enfants, fuyez cette bête ! En toute honnêteté je vous le conseille; et rappelez-vous ces vers de Virgile; ayez les dans vos cœurs et qu'ils n'en puissent être arrachés : « Enfants qui cueillez les fleurettes et « les fraises appétissantes, sachez que le froid serpent est là dans l'herbe ! » Fuyez, enfants, car il empoisonne de son venin quiconque s'approche de lui. Enfants qui allez cueillir les fleurs et les fraises nouvelles ! le mauvais serpent froid tapi dans

l'herbe, la couleuvre maligne, qui sous le frais gazon cache son venin jusqu'à ce qu'elle vous en arrose, pensez, enfants, à l'éviter ! Si vous voulez échapper à la mort ne vous laissez pas happer par elle ! Car c'est une bête si venimeuse, par le corps, la queue, et la tête, que si vous vous en approchiez, aussitôt vous seriez empoisonnés; elle pique et mord, traîtreusement, tout ce qu'elle atteint, sans guérison possible ! Car aucun médecin ne peut rien contre la force de ce poison; herbe ni racine ne vaudront contre lui; le seul remède est de fuir.

Toutefois je ne dis pas, et jamais je n'eus l'intention de dire que vous ne devez pas aimer les femmes ni que vous deviez les fuir au point de n'avoir avec elles aucun commerce; au contraire, je vous recommande de les estimer; habillez-les bien, chaussez-les bien, efforcez-vous de les honorer et servir, afin que votre lignée se perpétue; mais jamais ne

vous fiez à elles au point de leur dire ce qu'il est bon de taire. Laissez-les aller, venir, gouverner la maison et les gens, si elles en sont capables; si par hasard il se trouve qu'elles sachent acheter ou vendre, elles peuvent s'y adonner; ou, si elles savent un métier, qu'elles l'exercent, si elles en ont besoin; qu'on leur dise les choses qu'il n'est pas nécessaire de cacher; mais ne vous laissez pas aller à leur donner trop de pouvoir : quand vous sentiriez leur malice, vous vous en repentiriez, et il ne serait plus temps. L'Ecriture elle-même nous le dit : Quand la femme est la maîtresse, quoi que fasse ou dise son époux, elle lui est opposée. En tout cas prenez grand soin que la maison n'aille pas à vau-l'eau : même avec un bon gardien, on peut perdre; qui est sage garde son bien lui-même.

C'est ainsi que Génius « réconforte » Nature : aussi bien n'est-ce pas pour elle qu'il a dit toutes ces choses, car elle a toujours été sage et loyale. Il s'assied donc dans sa chaire pour entendre sa confession.

Le Roman de la Rose (deuxième partie)

Elle est fort longue, et, au cours de plus de deux mille cinq cents vers, nous promène à travers les sujets les plus variés. Nature remonte à la création du monde, par où se manifestèrent la bonté et la sagesse divine et se félicite que Dieu l'ait choisie pour sa « chambrière » et l'ait préposée à cette magnifique ordonnance. Elle constate avec satisfaction que la plupart des choses créées, conformément à l'ordre qu'elles ont reçu du Tout-Puissant, obéissent à ses lois.

XXII

La Création du Monde

Lorsque ce Dieu, qui est toute beauté, fit très beau ce beau monde, de toute éternité il en portait dans sa pensée la belle forme; c'est là qu'il en prit le modèle avant qu'elle fût mise au jour; car comment eût-il pu chercher ailleurs, puisque ni ciel ni terre n'existait, ni rien dont il se pût aider; c'est du néant que celui en qui rien ne manque a fait naître tout ce qui existe. Rien ne le poussait à agir ainsi, hors sa volonté débonnaire, large, courtoise, généreuse, fontaine de toute vie. Au commencement il ne créa qu'une masse confuse où toutes choses étaient mêlées, sans distinction et sans ordre. Puis il la divisa en parties, qui depuis ne furent plus

divisées davantage; ensuite il dénombra ces parties; il en sait le compte; par de justes mesures il les limita; et afin qu'elles pussent mieux se mouvoir, il leur donna la forme ronde. Ensuite il les plaça en des lieux appropriés, d'où les unes, légères, volèrent en haut, d'autres pesantes allèrent au centre, les moyennes restant au milieu. Ainsi fut organisé le monde, par juste mesure et par espace régulier. Enfin quand Dieu eut placé là ses autres créatures, il m'aima et m'honora au point qu'il m'établit chambrière de sa création.

Tant que ce sera sa volonté, je ferai mon service. Je ne réclame pas autre chose; au contraire, je le remercie de m'avoir aimée et estimée, lui si puissant Seigneur, jusqu'à faire de moi, si pauvre fille, la chambrière d'une maison si grande et si belle. La chambrière ! vraiment oui, et même le vicaire et le connétable, ce dont je ne suis digne que par sa bienveillante volonté. Je garde, tant il m'a

fait d'honneur ! la belle chaîne d'or qui enlace les quatre éléments, tous quatre inclinés devant moi; de même il me donna en garde toutes les choses enfermées dans cette chaîne, et me commanda d'en perpétuer les formes; il voulut que toutes m'obéissent, suivissent mes lois sans jamais les mettre en oubli. Elles le font en général, et y mettent leur soin, sauf une seule créature.

Nature ne se plaint pas du ciel, qui jamais n'enfreint ses lois, et porte en son cercle toutes les étoiles, comme autant de pierres précieuses. Il va de l'Orient à l'Occident, sans jamais se détourner de son chemin. D'autres cercles voudraient retarder sa carrière, mais ils n'y réussiront pas; dans son cours il n'y aura jamais d'erreur, et c'est pourquoi il fut appelé Aplanos, mot qui en grec veut dire : sans erreur. Nature ne se plaint pas non plus des planètes, qui font leur devoir, ni de la lune; si celle-ci est tantôt trouble, tantôt claire, ce n'est pas sa faute, cela tient à sa double nature : elle est d'un côté transparente, de l'autre épaisse; ni du soleil qui fait le jour et semble un roi flamboyant. Il fait sa course comme il le doit, ni trop bas, car alors il brûlerait tout, ni trop haut, car le monde mourrait de froid. Il donne de sa clarté à la lune et aux étoiles, de sorte que Nuit en fait ses chandelles, quand le soir elle met sa table pour Achéron, son mari. L'homme seul se dirige mal.

Il n'est au pouvoir de personne, ni par médecine ni par onguent, d'allonger sa vie, tandis que chacun peut aisément l'abréger. Beaucoup l'abrègent, en effet, les uns en allant se noyer ou pendre, ou s'exposant à de tels périls qu'ils finissent leur vie avant que l'humeur de leur corps se soit desséchée; d'autres périssent par quelque accident, pour n'avoir pas su se conduire, ou succombent sous les coups de leurs ennemis privés. D'autres sont emportés par des maladies qu'ils se sont données en gouvernant mal leur vie, en dormant trop ou pas assez, se reposant ou travaillant trop, ce qui les fait devenir trop gras ou trop maigres, car tout excès peut nuire; ou encore en jeûnant ou mangeant avec excès, en s'exposant à des chaleurs ou à des froids excessifs, ou en changeant brusquement leurs habitudes; ces changements soudains sont très nuisibles à Nature, et rendent vains mes efforts

pour prolonger la vie humaine jusqu'à ses limites naturelles.

Certains, il est vrai, essaient d'excuser les fautes de l'homme en alléguant qu'il n'est pas libre, que sa destinée est réglée par le cours des astres : mais il y a dans cette opinion plus de faux que de vrai.

XXIII

L'Influence des astres.
Le libre arbitre et la prescience divine.

On dit que le destin a de tous temps établi de quelle façon chacun doit mourir, et que, dès qu'un homme est conçu, son sort est réglé; tout dépend de la constellation sous laquelle il vient au monde; on dit que nécessairement, sans aucun moyen de l'éviter, il mourra de la façon qui est écrite. Mais voici ce qu'en vérité je sais bien. Si le ciel a le pouvoir de donner aux hommes telles dispositions qui les poussent à faire chose qui sera cause de leur mort, ils peuvent cependant, par bonne éducation et doctrine, compagnie de gens vertueux et sensés, ou par quel-

que autre remède, faire qu'il en soit autrement; car il leur est possible de refréner leurs mœurs naturelles. Quand homme ou femme est poussé par sa nature à faire le mal, Raison l'en détournera, pourvu qu'il la croie. Alors la chose ira autrement, car il est possible qu'autrement elle aille. Quoi que fassent les corps célestes, quelque grand que soit leur pouvoir, ils ne peuvent rien contre Raison. Elle ne dépend pas d'eux, car ce n'est pas eux qui l'ont fait naître; cela, le sage le sait.

Mais allier le libre arbitre et la prescience divine, c'est là une tâche ardue pour des laïques. Qui voudrait entreprendre la chose aurait peine à se faire entendre, même si on leur résolvait les objections. Il est vrai cependant que ces deux choses doivent se souffrir l'une l'autre : sans cela, celui qui ferait le bien le ferait sans espoir de récompense, et qui ferait le mal n'en serait pas puni. S'il était vrai que tout arrive par nécessité, celui

qui voudrait bien agir ne pourrait pas faire le mal; qu'il le veuille ou non, il le ferait, puisque ce serait son destin. On peut dire, si on veut disputer de ces matières, que Dieu ne pouvant pas se tromper, le fait qu'il a préconçu arrivera nécessairement, tel qu'il l'a dans l'esprit; il sait quand ce fait se produira, de quelle façon, et quelle en sera la fin. Car, s'il n'en était pas ainsi, il ne serait pas tout-puissant, ni tout-connaissant, ni souverain maître de tout, ni source de tout ce qui doit venir; il ne saurait même pas ce que nous faisons; comme nous, il douterait, n'aurait nulle science certaine. Mais attribuer à Dieu une telle erreur, ce serait grande diablerie ! Nul homme raisonnable ne la pourrait entendre.

Si cette argumentation était juste, si celui qui agit bien ou mal ne pouvait faire autrement, quel gré Dieu lui en saurait-il, ou quelle peine devrait-il en avoir? Se fût-il juré de faire le contraire, il ne le

pourrait pas ! Punir le vice, récompenser la vertu, ce ne serait pas faire justice, puisque, à bien y regarder, il n'y aurait plus ni vice ni vertu. Ni prier Dieu, ni offrir le saint Sacrifice ne servirait de rien; et quand Dieu voudrait faire justice, s'il n'y a ni vice ni vertu sa justice ne serait pas juste. Il devrait tenir quittes les usuriers, les meurtriers et les larrons; les hypocrites et les bons péseraient d'un même poids dans la balance. Ainsi seraient honnis ceux qui peinent à servir Dieu, puisque leurs bonnes œuvres ne leur obtiendraient pas la grâce.

Et cependant Dieu est juste, et en lui resplendit toute bonté : autrement celui à qui rien ne manque serait en défaut. Il faut qu'il rende à chacun selon ses œuvres; donc toute bonne œuvre sera payée, et le destin — du moins à la façon dont l'entend le vulgaire — sera mis en échec; le libre arbitre, dont cette gent ne veut pas, doit être admis.

Qui voudrait le combattre, et admettre la fatalité, pourrait dire, en discutant de chose possible, mais incertaine jusqu'à ce qu'elle soit arrivée : « Si quelqu'un l'a prévue et a dit : « Elle arrivera certainement »; si elle arrive, ne serait-il pas prouvé que c'était chose nécessaire? Donc certitude et nécessité sont une seule et même chose. Pour confondre cet argument, voici ce qu'il faudrait répondre : « La chose n'est pas arrivée parce qu'elle était nécessaire, mais seulement parce qu'elle était possible. Si on y regarde bien, il y a là nécessité relative, et non pure nécessité. C'est folie de penser que chose qui se doit faire soit nécessaire de façon absolue. Si une vérité possible ne peut être confondue avec l'absolue vérité, on ne peut pas se servir de cet argument pour nier le libre arbitre. »

D'autre part, pour qui raisonne bien, jamais personne ne devrait faire aucun

projet, ni entreprendre aucun travail, si tout, étant prédestiné, devait arriver forcément. Ni travail ni projet ne servirait de rien; rien ne pourrait être ni mieux ni pis; de chose née ou à naître, de chose faite ou à faire, de chose à taire ou à dire, il n'en serait niplus ni moins. Nul n'aurait le désir d'apprendre puisque sans étude on en saurait autant qu'en travaillant toute sa vie. Mais cela, nous ne devons pas l'accorder ! On doit au contraire nier de toutes ses forces que les choses humaines arrivent nécessairement. L'homme fait librement, par sa propre volonté, soit le bien, soit le mal; en dehors de lui-même, il n'est rien qui le force à choisir et à vouloir; il peut prendre ou laisser en usant de sa raison.

Il y aurait trop à dire pour confondre les arguments que l'on peut élever là contre. Certains ont dit — et ceci avec raison — que la prescience divine n'en-

trave pas les œuvres de l'humanité; si Dieu les connaît avant qu'elles soient accomplies, il ne s'ensuit pas qu'elles s'accompliront par force, ou aboutiront à telle fin; mais ils ajoutent : « C'est parce qu'elles doivent ainsi s'accomplir et aboutir ainsi que Dieu les prévoit. » Ceux qui parlent ainsi délient mal le nœud de la question. Si on comprend leur pensée, ce serait notre vouloir qui causerait la prescience divine; mais c'est folie de penser que l'esprit de Dieu dépende du nôtre; ceux qui soutiennent cette thèse parlent contre Dieu, et par de vains discours amoindrissent sa prescience; car Raison ne peut concevoir que nous puissions enseigner quelque chose à Dieu. Si cette chose était prouvée, il faudrait admettre qu'il n'est pas parfaitement sage...

L'auteur se détache avec peine de cette question sur laquelle il insisterait volontiers davantage encore. Mais, pour tout le reste, on peut consulter les sa-

vants. Sur la condition de l'homme, il fait, à bâtons rompus, mainte autre remarque. Si l'homme connaissait l'avenir, il réussirait à se préserver de tous les fléaux, l'inondation (ici, il conte l'histoire de Phyrrha et de Deucalion), la famine, etc. Heureux l'homme d'être doué de raison. Si les animaux partageaient ce privilège, il y a longtemps que l'humanité aurait péri.

XXIV

L'Homme et les Animaux.

Les bêtes, muettes et privées de sens, par nature se méconnaissent : si elles avaient la raison et la parole, elles pourraient s'entendre entre elles et l'homme serait en mauvais point. Jamais le beau destrier à crinière ne se laisserait dompter, ni monter par le chevalier; jamais bœuf ne mettrait sous le joug sa tête cornue; ni âne, ni mulet, ni chameau ne porteraient les fardeaux de l'homme, qu'il n'estimerait pas une guigne. Jamais éléphant qui, avec son nez, joue de la trompette, et soir et matin s'en sert pour manger comme un homme fait de sa main, ne porterait une tour sur son dos; ni chien ni chat ne nous serviraient,

car sans l'homme ils se tireraient bien d'affaire; ours, loup, lion, sanglier, léopard, tous étrangleraient l'homme; le rat lui-même l'étranglerait, s'il le trouvait tout petit dans son berceau; jamais oiseau ne se laisserait prendre à aucun appeau, mais au contraire il pourrait beaucoup nuire à l'homme, en lui crevant les yeux pendant son sommeil. Et si l'homme voulait répondre à cela, disant qu'il les dompterait tous, parce qu'il sait faire armures, hauberts, heaumes, épées, arbalètes et arcs : les bêtes, quoique différentes, en feraient aussi. N'ont-elles pas les marmottes et les singes, qui leur feraient de bonnes cottes de cuir ou de fer, et même des pourpoints; ils ne seraient point en peine de travailler de leurs doigts, comme l'homme; ils pourraient même être écrivains. Ils ne seraient pas si sots que de ne pas s'ingénier à résister aux armes, et eux aussi inventeraient certains engins qui nuiraient

beaucoup à l'homme. La puce elle-même, et le perce-oreille, qui, se tortillant, se faufilerait dans son oreille pendant qu'il dort, le gêneraient beaucoup. Poux et cirons lui livrent de tels combats qu'il lui font quitter son travail, et se courber, se baisser, remuer, sauter, s'agiter, et se dévêtir, et se déchausser, et se gratter ! tant ils le tracassent. Les mouches elles-mêmes, quand il est à table souvent lui font la guerre et lui sautent à la figure : peu leur importe qu'il soit roi ou page ! Fourmis et petites vermines lui feraient aussi bien des misères, s'ils avaient la connaissance de ce qu'ils sont. Mais leur ignorance leur vient de nature, tandis que la créature raisonnable, homme ou ange, qui doit adorer Dieu, si elle se méconnaît, cette méconnaissance lui vient de ses vices qui lui ont troublé l'esprit. Elle pourrait suivre la raison et user de son libre arbitre : si elle ne le fait pas, rien ne l'excuse. Et si j'ai tant dis-

cuté là-dessus, c'est pour rabattre son caquet.

Revenant à son propos, Nature remarque que les cieux, eux aussi, font leur devoir, versant aux créatures des « influences » déterminées par leur substance. Il arrive parfois, il est vrai, que les éléments paraissent bouleversés, que les ouragans, les inondations ravagent la terre. Mais l'arc-en-ciel paraît et tout rentre dans l'ordre. Nature parle à ce propos, et fort longuement, des verres taillés qui décomposent la lumière, des miroirs grossissants (ce qui l'amène à raconter l'histoire de Mars et Vénus surpris par Vulcain), des songes et des visions qui troublent notre sommeil, des hallucinations qui nous dérobent notre personnalité; elle raille les « folles vieilles qui croient à dame Abonde, aux « bonnes dames[1] », aux chevauchées nocturnes, auxquelles, trois fois par semaine, prendrait part le tiers de l'humanité. Puis elle disserte sur les comètes qui présagent, dit-on, les calamités et, notamment, la mort des rois. Mais c'est folie.

1. Sorte de lutins femelles (cf. les elfes germaniques) qui étaient censés pénétrer la nuit dans les maisons et y répandre l'abondance.

XXV

La Vraie Noblesse.

Les princes ne méritent pas que le ciel annonce leur mort plutôt que celle d'un autre, puisque leur corps ne vaut pas une pomme de plus que celui d'un charretier, d'un écuyer ou d'un clerc; je les fais tous semblables : on s'en rend bien compte à leur naissance. En effet je les fais naître nus, forts ou faibles, menus ou gros, d'une égalité parfaite au reste de l'humanité. Tout le reste vient de fortune, qui donne à son gré ses biens et les ravit de même, sans prendre garde à la personne. Et si quelqu'un, fier de sa noblesse, ose me contredire, disant que les gentilshommes — puisque le

peuple les désigne ainsi — sont, de par leur naissance, de meilleure condition que ceux qui cultivent la terre ou vivent de leur travail, je réponds que nul homme n'est noble s'il ne recherche la vertu, et qu'aucun n'est vilain que s'il a des vices, qui le font orgueilleux et sot.

La vraie noblesse vient du cœur; celle qui vient du lignage ne compte pas, si bonté de cœur manque; il faut qu'apparaisse en chacun la prouesse des aïeux, que ceux-ci conquirent par leurs travaux. Lorsqu'ils quittèrent le siècle, ils emportèrent leurs vertus, laissant aux héritiers leurs biens, sans plus. Les biens, ils les ont; mais ni les mérites, ni la noblesse ne sont à eux, s'ils ne les conquièrent eux-mêmes, par sens et par vertu.

Un clerc a plus de chance d'être noble, sage et courtois — et je vous en dirai la raison — que n'en ont les rois ou les princes qui ne sont point lettrés; car dans ce qui est écrit, les clercs trouvent

la vraie science, démontrée et raisonnable, qui leur montre le mal à éviter et le bien qui est à faire; l'écriture leur fait voir les choses du monde comme elles sont faites et dites; dans la vie des anciens ils voient les vilenies des vilains et les bonnes actions des courtois. Bref, ils voient dans les livres ce qu'on doit rechercher ou fuir; si bien que tous les clercs, maîtres ou disciples, sont nobles ou doivent l'être; ceux qui ne le sont pas, qu'ils sachent bien que c'est parce que leur âme est mauvaise; car ils ont plus d'avantages que ceux qui courent le cerf.

Qui veut conquérir cette noblesse si honorable doit connaître la règle que voici :

Quiconque tend à la noblesse, qu'il se garde de paresse et d'orgueil; qu'il s'adonne aux armes ou à l'étude, et qu'il se vide de vilenie. Qu'il ait le cœur doux et généreux, en tous lieux, envers tous,

sauf envers ses ennemis, si avec eux il ne peut y avoir accord. Qu'il honore les damoiselles et les dames, sans cependant trop se fier à elles, car tout excès est à éviter, et il pourrait s'en repentir. Seul, l'homme qui agit de cette sorte doit être loué et estimé, sans blâme aucun, et doit avoir le titre de noble; les autres; non.

Chevaliers hardis au combat, preux en actions, courtois en paroles, tel que fut Messire Gauvain, ou le bon comte Robert d'Artois[1], qui, dès qu'il fut sorti du berceau, pratiqua chaque jour honneur, largesse et chevalerie, jamais ne se plut dans l'oisiveté et devint homme avant le temps; de tels chevaliers, vaillants, larges et courtois, doivent être partout aimés et bienvenus.

De même, on doit honorer le clerc

1. Robert, comte d'Artois, l'aîné des trois frères de saint Louis; il était mort en 1250, à la bataille de Mansourah.

qui s'adonne à l'étude et pratique les vertus que lui conseillent les livres. Et certes autrefois on faisait ainsi : je pourrais vous en citer dix, et plus, et tant que si je les nommais tous ce serait un ennui de m'entendre.

Jadis les vaillants gentilshommes, empereurs, ducs, comtes et rois, honorèrent les philosophes; aux poètes ils donnèrent des maisons et des jardins, et maintes choses excellentes. Naples, qui est une ville plus estimable que Paris, fut donnée à Virgile; en Calabre, Annius eut de beaux jardins qui lui furent donnés par les anciens qui l'ont connu. Mais pourquoi chercher d'autres exemples? Je puis vous prouver que plusieurs, nés de bas lignages, eurent plus de cœur que certains fils de rois, et furent tenus pour nobles.

Mais aujourd'hui le temps est venu où les bons qui, toute leur vie, ont étudié, s'ils vont à l'étranger pour acquérir

plus de sens et de savoir, y souffrent de grandes misères, y sont mendiants et pieds nus.

Les princes ne les estiment pas la valeur d'une pomme; et cependant ils sont plus nobles que ceux qui vont chasser le lièvre ou que ceux qui n'ont pas quitté le fumier paternel...

Qu'un fils de roi soit vain, vicieux, insolent, la honte est plus grande pour lui que s'il était fils de charretier ou de porcher. De même, il serait plus honorable pour Gauvain le vaillant d'être fils d'un couard, toujours assis dans les cendres près de son feu, que s'il était couard lui-même, en étant fils de Rainouard.

XXVI

Perversité de l'Homme

Nature ne se plaint donc ni des éléments, ni des plantes, ni des animaux, car tous suivent ses lois; mais elle se plaint de l'homme, qu'elle a comblé de biens, dont elle a fait « la fin de toute son œuvre ».

Que Dieu crucifié m'assiste ! je me repens fort d'avoir fait l'homme. Mais, par la mort que souffrit Celui que Judas baisa et que Longin frappa de sa lance, puisqu'il me cause tant de soucis, devant Dieu qui l'a fait à son image et me l'a confié, je lui dirai son fait. Je suis femme, donc je ne puis me taire : femme ne peut rien céler, donc je révèlerai tout. Puisqu'il m'a honnie et m'a tourné le dos, je dirai sur lui toute la vérité.

Il est orgueilleux, meurtrier, larron,

avare, faux, méchant, menteur, parjure, traître, inconstant, hypocrite et paresseux : en résumé, si sot et misérable qu'il est esclave de tous les vices qu'il héberge en lui. Voyez de quels fers il s'enchaîne ! Ne recherche-t-il pas sa mort, quand il s'adonne ainsi au mal? Et puisque toutes choses doivent retourner d'où elles viennent, quand il paraîtra devant son Maître que toujours, de toutes ses forces, il devait adorer et servir en se gardant de tout vice, comment osera-t-il le regarder? Et Celui-ci qui sera son juge, de quel œil le regardera-t-il, quand il s'est si mal comporté envers lui? quand il sera trouvé si plein de défauts et de cœur si lâche, sans aucune volonté de bien faire? Grands et petits font au plus mal qu'ils peuvent, sauf l'honneur que je leur dois.

Leur honneur ! Bien des fois il succombe et bien des maux s'ensuivent, tantôt la mort, tantôt la honte. S'il recense ses péchés, le malheureux, que pensera-

t-il? Quand il sera devant le juge qui pèse justement, quelle récompense en attendra-t-il, sinon la corde qui le mènera au gibet d'enfer, où il sera pris, rivé en des chaînes éternelles, devant le prince des diables? Il sera bouilli en chaudière, ou rôti, derrière et devant, sur charbons et grils; ou mis, comme Ixion, sur la roue tranchante, que les démons tournent avec leurs griffes; ou bien il mourra de faim et de soif dans un marais avec Tantale qui, baigné en pleine eau, ne peut approcher de sa bouche cette eau qui lui touche le menton. S'il la suit, elle s'abaisse; la faim le presse de telle sorte qu'il enrage; car il ne peut atteindre la pomme qui lui pend au nez, et qui s'échappe quand il croit la prendre en son bec.

XXVII

Conclusion

Nature prie Génius de se rendre à l'ost du dieu d'Amour. Il lui portera son salut, ainsi qu'à Vénus et à tous ses barons, à l'exception de Faux-Semblant et de Contrainte-Abstinence. Elle lui dicte une charte qu'il leur lira, dans laquelle elle « absout » ses fidèles et excommunie ceux qui méconnaissent ses lois. Génius l'absout, elle aussi, et la renvoie dans sa forge Il ôte sa chasuble, l'accroche à un clou, prend ses ailes et s'envole vers l'ost.

Tous les barons, sauf Faux-Semblant et sa compagne, qui disparaissent, l'accueillent avec enthousiasme. Amour lui fait endosser les ornements épiscopaux et Vénus lui met un cierge en main. Il lit alors et commente la charte et décrit longuement intercalant dans sa harangue, au petit bonheur, des fables mythologiques (les Parques, l'âge d'or, l'usurpation de Jupiter, Pygmalion); il décrit alors le paradis, auprès duquel le verger de Liesse et de Déduit est une bien pauvre chose, réservé à ceux qui auront obéi aux ordres de Nature.

Les barons s'écrient : « *Amen*, *amen* ! *Fiat*, *fiat* ! » et se préparent à l'assaut. Alors un brandon enflammé lancé par Vénus embrase le château. Danger, sentant la chaleur, jette ses clefs et s'enfuit, Honte

et Peur la suivent. Franchise et Pitié délivrent Bel-Accueil et obtiennent de lui qu'il accorde à Amant la permission tant souhaitée. C'est alors enfin que, en dépit de Jalousie,

Par grant joliété coilli
La flour dou bel rosier foilli :
Ainsinc oi la rose vermeille
A tant fu jourz et je m'esveille.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIERE PARTIE
par
Guillaume de Lorris.

— Prologue 1
I. — La promenade matinale le long du fleuve 3
II. — Le verger clos et les peintures symboliques 6
III. — Dame Oiseuse et l'entrée d'Amant au verger d'Amour 10
IV. — La carole menée par Déduit et Liesse 17
V. — Le dieu d'Amour et sa Cour 22
VI. — Le buisson de roses. — Amant fait hommage au dieu d'Amour... 28
VII. — Bel-Accueil et les gardiens de la Rose 32

VIII. — Vain discours de Raison. — Retour de Bel-Accueil 37
IX. — Jalousie fait emmurer Bel-Accueil et le parterre de roses 41
X. — Lamentations d'Amant 46

DEUXIEME PARTIE
par
Jean de Meung.

XI. — Lamentations d'Amant (suite)... 51
XII. — L'amour, la richesse et la grandeur mondaine (discours de Raison).. 55
XIII. — Les mal mariés. — Condamnation du mariage (discours d'Ami)... 63
XIV. — Origine de la royauté (*id.*) 69
XV. — Les deux auteurs du roman (discours du dieu d'amour) 71
XVI. — Confession de Faux-Semblant .. 76
XVII. — Le prix de la liberté (discours de la vieille) 84
XVIII. — L'auteur fait son apologie 87
XIX. — La forge de Nature 91

XX. — Nature et Art. — L'Alchimie ... 80
XXI. — Ne confiez pas vos secrets aux femmes (discours de Génius) 85
XXII. — La Création du Monde (confession de Nature)..... 103
XXIII. — L'influence des astres; le libre arbitre et la prescience divine *(id.)* 108
XXIV. — L'homme et les animaux (*id.*). 116
XXV. — La vraie noblesse (*id.*) 120
XXVI. — Perversité de l'homme (*id.*).. 126
XXVII. — Conclusion 129

POÈMES et RÉCITS

DE LA

VIEILLE FRANCE

Publiée sous la direction de M. A. Jeanroy
Professeur en Sorbonne, Membre de l'Institut

I. Le jeu de la Feuillée, le jeu de Robin et Marion, d'Adam de la Halle, par *E. Langlois*, professeur à la Faculté des Lettres de Lille.

II. Le Roman du Roi Flore et de la Belle Jeanne, par M. *G. Michaut*, professeur à la Sorbonne.

III. Le Théâtre Religieux au XIII^e^ siècle, par M. *A. Jeanroy*.

IV. Le Roman d'Erec et Enide, de Chrètien de Troyes, par Mme *M. Lot-Borodine*.

V. La Chanson de la Croisade contre les Albigeois, par *J. Audiau*.

VI. La Légende de Guillaume d'Orange, par M. *A. Jeanroy*.

VII. Le Roman de Flamenca, par M. *J. Anglade*, professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse.

VIII. Le Roman de Renard par Mme *B. A. Jeanroy*

IX. Huon de Bordeaux par *J. Audiau*.

X. Pierre de Provence et la Belle Maguelonne par *G. Michaut*.

XI. Le Théâtre édifiant aux XIV^e^ et XV^e^ siècles par *F. E. Schneegans*.

X Le Roman de la Rose, par Mme *B. A.* [illegible]

IMPRIMERIE J. BIÈRE
18-20-22, RUE DU PEUGUE
BORDEAUX
1928

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 003626253